

Carnets de grammaire

Rapports internes de l'ERSS

Rapport n° 9 – juin 2002

Relativité linguistique et cognition

Claude Vandeloise*

* Louisiana State University
email : Vdlsu@aol.com

« Le monde est reflété par la pensée, elle-même reflétée par la langue ». Cette formule, qui remonte à Parménide, a trouvé de nombreux échos, notamment chez les Modistes au Moyen-Age et à Port-Royal au dix-septième siècle. Au milieu du vingtième siècle, l'hypothèse de la *relativité linguistique*, souvent appelée *hypothèse de Whorf-Sapir*, renverse la relation entre la langue et la pensée. Selon le *déterminisme*, une version excessive de cette hypothèse, la langue détermine entièrement la pensée de ses locuteurs. Dans une version plus raisonnable, qui sera débattue ici, la langue se contente d'influencer la pensée. Les relations entre langue et pensée sont schématisées ci-dessous :

pensée ⇔ langue
langue ⇔ pensée

Langue-reflet pour les uns, *langue-carcan* pour les autres, la langue a également été considérée comme une structure *autonome*, sans relation avec la pensée. Cette méthode, prônée par le *structuralisme*, a pour corollaire l'hypothèse de Whorf-Sapir. En effet, pour la linguistique autonome, la pensée pré-linguistique est « une masse informe » qui ne peut prendre forme que par la langue. En excluant la pensée de ses investigations, la linguistique autonome se déduit donc de l'hypothèse de Whorf-Sapir par troncation.

Parler des relations entre la langue et la pensée, c'est déjà présupposer l'existence de deux activités différentes. Alors que la langue-reflet ne pourrait fonctionner sans une pensée pré-linguistique, la relativité linguistique présuppose l'antériorité de la langue. Pour évaluer ces différentes propositions, des précisions sur la pensée, ou sur *les* pensées, s'avèrent nécessaires. Elles seront présentées dans la première section de ce chapitre.

Le monde étant unique et la cognition humaine commune à l'espèce, les partisans de la langue-reflet ont souvent été amenés à proposer une grammaire générale et universelle. L'hypothèse de la relativité linguistique, par contre, s'accommode mieux de la diversité, les langues les plus exotiques (et les moins connues) étant présentées comme le meilleur aval de la théorie¹. Les différences entre les langues peuvent être plus ou moins significatives. La *typologie* a pour objet de grouper les langues structurellement proches, indépendamment des parentés historiques. Une brève récapitulation des classifications les plus connues sera présentée à la section 2. Les *universaux*, des propriétés linguistiques partagées par toutes les langues du monde, jouent un rôle important dans les recherches sur la structure des langues humaines. Les universaux formels et absolus proposés par la grammaire générative seront présentés dans ce volume. Ils imposent une analyse de la langue beaucoup plus abstraite que les universaux relatifs et les implications universelles proposés par Greenberg.

Dans la troisième section de ce chapitre, nous examinerons les motivations de la langue-reflet. Alors que la langue autonome des structuralistes est essentiellement arbitraire, trois facteurs extérieurs peuvent motiver la langue-reflet. Premièrement, la langue peut être le miroir du monde. Une objection fréquente à cette motivation est la diversité des langues : comment un seul monde pourrait-il justifier des lexiques et des grammaires si différents ? Cet argument perd sa force si la langue n'est pas le reflet objectif du monde mais celui de sa représentation par les

¹ La relativité et la diversité linguistique ne sont pas nécessairement liées : une langue unique pourrait être langue-reflet ou langue-carcan. Selon Leibnitz, la langue adamique devait refléter le monde sans quoi les hommes auraient refusé de l'adopter. Dieu, par contre, dans sa toute puissance, aurait pu se permettre de leur imposer une langue conventionnelle.

locuteurs. En effet, chaque langue peut faire des choix différents parmi les différents aspects sous lesquels se présentent objets et événements. Comme la motivation par le monde, la motivation par sa représentation est fondée sur la perception. Néanmoins, selon Peirce, la catégorisation à laquelle la perception donne lieu a également un caractère sémiotique. Ce dernier dépend non seulement du locuteur mais encore de la culture dans laquelle il vit. Reflet du monde ou de sa conceptualisation, la langue peut donc refléter un troisième facteur : la culture de ses locuteurs. L'influence de ce facteur est particulièrement claire dans une langue comme le djirbal où des catégories grammaticales, les *classifieurs*, sont motivées par les mythes de la société².

A la section 4, nous suivrons le chemin qui a conduit de la grammaire générale des Scolastiques et de Port-Royal à l'hypothèse de la relativité linguistique. Locke, Condillac et Humboldt marquent d'importantes étapes dans cette direction. Nous présenterons ensuite la position des ethnologues comme Boas et Sapir qui ont étudié les langues indigènes de l'Amérique du Nord. Nous corrigerons également les idées caricaturales qui sont parfois attribuées à Whorf.

Une évaluation de l'héritage whorfien dans le domaine de la linguistique actuelle et des sciences cognitives conclura ce chapitre. Les termes de couleur ont été un domaine privilégié du relativisme pendant les années cinquante. Dans les années septante, après le livre de Berlin et Kay sur les termes de couleur de base, on y a au contraire décelé les effets universels de la perception. Plus tard, Lucy et Shweder plaident pour une position plus nuancée. Selon Whorf lui-même, c'est dans la représentation de l'espace que les langues montreraient la plus grande uniformité. L'égoцентриté et l'anthropomorphisme des termes spatiaux a été jugée universelle jusqu'au moment où une meilleure connaissance des langues non-européennes a révélé l'existence de systèmes de référence absolus dans des langues australiennes (le guugu yimithirr) et mexicaine (le tzeltal). Nous terminerons ce chapitre en examinant les relations entre la relativité linguistique et la linguistique cognitive. Même si, à l'inverse du relativisme, la linguistique cognitive s'intéresse à l'incidence de la pensée sur la langue, ces deux théories se distinguent de la linguistique autonome en accordant un rôle essentiel à la conceptualisation du monde dans l'étude de la langue.

1. La pensée et la langue :

On ne peut étudier les relations entre la langue et la pensée sans préciser ce qu'on entend par ce dernier mot. Il y a une grande différence entre l'usage du verbe *penser* dans *penser que*, où il désigne un état, et *penser à* ou *penser* utilisé intransitivement, qui désignent une activité. Dans *je pense p* ou *je pense à p*, le locuteur effectue un acte de pensée. Dans *je pense que p*, par contre, *p* fait partie des croyances du locuteur. Un rôle important de la langue est de transformer ces idées et ces croyances privées en énoncés publics. En séparant ainsi la pensée de sa saisie par le locuteur, on lui attribue implicitement une valeur objective. Cette attitude est explicitement adoptée par Frege³ pour qui une pensée est le sens d'une proposition. Puisque les propositions déictiques *aujourd'hui il pleut* (prononcée lundi) et *hier il pleuvait* (prononcée mardi) ont le même sens, elles traduisent la même pensée. Si la pensée est ainsi réifiée, il est également possible pour un même sujet d'avoir plusieurs fois la même pensée et pour plusieurs sujets de partager une même pensée. Selon le critère frégeen de *différence des pensées*⁴, deux pensées ne

² Dixon (1982), Lakoff (1987).

³ *Der Gedanke* (1971 [1918]).

⁴ Cité par Dokic (2001 : 21).

différent que s'il existe une circonstance où le sujet voudrait donner son assentiment à l'une mais non à l'autre.

Une première fonction de la pensée est de rétablir un état physique ou mental satisfaisant lorsqu'il a été perturbé par des circonstances inattendues. Le rôle de cette *pensée pratique*, selon Peirce, est de « produire des habitudes d'agir »⁵, qui permettent de s'ajuster à l'environnement. Elle utilise l'expérience pour éviter l'inattendu et pour faire « des prédictions qui ne seront pas déçues »⁶. Une grande partie de cette expérience est pré-conceptuelle et Dummett⁷ parle de *proto-pensées* qui ne peuvent pas être exprimées verbalement et qui ne sont pas complètement détachées de l'activité en cours au moment de leur saisie et des circonstances. L'instinct peut être interprété comme de la pensée pratique inscrite dans la phylogénèse de l'espèce. En ce sens, Peirce affirme que l'abeille et même le cristal « pensent ». Dans l'ontogénèse, la pensée pratique se manifeste lorsque l'individu apprend à dépasser les automatismes avec lesquels il est né ou à modifier des habitudes qu'il s'est créées. Un chimpanzé qui utilise une branche pour accéder à un fruit est sans doute guidé par son instinct. Mais lorsqu'il ajuste deux cylindres pour atteindre un objet plus lointain, il rentre dans le domaine de la pensée pratique. La création d'outils constitue un pas supplémentaire dans l'adaptation de l'homme à son environnement, un pas que l'animal franchit rarement. Il s'agit, selon Bühler⁸, de la *pensée instrumentale* qui permet d'inventer des moyens mécaniques à des fins mécaniques. Si la pensée pratique met en jeu des images, elles sont sans doute très proches des objets manipulés et des mouvements exécutés. Il se peut que le peintre, le géomètre ou le joueur d'échec développent ce type de pensée dans leurs activités.

Dans un deuxième sens, la pensée présuppose l'existence d'entités mentales : la pensée est la connaissance par le moyen des *concepts* ou l'acte de réunir des *représentations* dans une conscience. Par opposition à la pensée pratique, qui est *pré-articulée* ou *pré-linguistique*, Humboldt parle de *pensée articulée* ou *linguistique*. Comme on le verra plus tard, Whorf établit également une distinction entre ces deux types de pensée. Selon Peirce, toute pensée avancée utilise des *signes*. Elle implique des représentations qui peuvent être des images, des mots ou d'autres symboles. De la pensée pré-articulée à la pensée articulée, nous pénétrons de plus en plus profondément dans la conscience humaine. Pour terminer cette classification, il reste à mentionner la *pensée réfléchie* qui est une pensée sur la pensée. L'essence de la pensée, écrit Humboldt, se trouve dans la réflexion, lorsque nous distinguons la pensée de ce qui est pensé⁹. Cette pensée transcendante cherche à saisir la pensée dans son rapport avec son objet.

Nous nous intéressons plus particulièrement ici à la *pensée parlée*. Mais que veut dire exactement *penser en mots* ? Comme le note Vendler¹⁰, si je sais à quoi je pense, pourquoi me le dire et si je l'ignore, comment me le dire ? Si la pensée parlée est prise dans un sens aussi littéral, il est vrai qu'elle est exceptionnelle. L'écolier qui calcule mentalement ou le conférencier qui se prépare avant sa conférence peuvent néanmoins y recourir. Comme lorsque nous nous récitons mentalement un poème, cette activité correspond à la parole moins la voix. Chacun à sa manière, Goodman et Vygotsky montrent néanmoins que, généralement, les rapports entre la pensée

⁵ *Oeuvres complètes* 5.400.

⁶ *Oeuvres complètes* 5.400.

⁷ Cité par Dokic (2001 : 148).

⁸ Bühler (1928).

⁹ Cité par Manchester (1985 : 35).

¹⁰ Vendler (1973 : 39).

parlée et les mots ne sont pas aussi directs. Pour Goodman¹¹, *penser en mots* (ou en symboles) n'implique pas la présence de mots (ou de symboles) dans l'esprit mais « un état de préparation pour produire, juger ou percevoir — voir, entendre, etc., — de tels symboles ». Dans cet état préliminaire, le penseur n'est pas en face du dilemme introduit par Vendler : connaître ou ignorer sa pensée. A ce niveau, penser en mots, en images ou avec d'autres symboles peut être identique¹². Vygotsky¹³ étudie de manière plus empirique les rapports entre *la parole intérieure* et la langue. Il s'intéresse, comme Piaget, à la parole égocentrique de l'enfant qui parle pour lui-même en jouant. Mais contrairement à ce dernier, pour qui les monologues disparaissent avec l'égocentrisme de l'enfant lorsqu'il atteint 7 ans, Vygotsky y voit un stade précurseur à la parole intérieure. En ce cas, l'évolution de la syntaxe de la parole égocentrique pourrait nous informer sur la parole intérieure. Il est bien connu que le sujet d'une phrase représente souvent une information connue et son prédicat une information nouvelle. Dans la parole intérieure, seul l'élément neuf subsiste dans la phrase qui, avec la disparition du sujet, se réduit au prédicat. D'autre part, la phonétique de la parole intérieure devient de plus en plus abrégée et le sens des mots de plus en plus idiosyncrasique. S'il existe une pensée supportée par la langue, elle n'est donc pas son reflet exact.

Ces différents aspects de la pensée étant établis, il est maintenant possible de revenir sur les rapports entre la langue et la pensée. Ceux-ci peuvent être *externes*, comme dans les relations illustrées par des flèches dans l'introduction de ce chapitre, ou *internes* : langue et pensée sont alors considérées comme différents aspects d'un phénomène complexe. C'est l'attitude adoptée par les psychologues behavioristes comme Watson¹⁴. Afin de réduire des processus mentaux à des phénomènes physiques observables, ce dernier affirme que toute pensée est parlée, même si la transcription pourrait en être incompréhensible. Entre le monologue égocentrique de l'enfant et la parole intérieure, il va jusqu'à postuler un stade chuchoté intermédiaire. Sceptique, Vygotsky, remarque que ce stade n'a jamais été observé par personne¹⁵.

Merleau-Ponty propose également des relations internes entre langue et pensée. Elles sont « enveloppées l'une dans l'autre, le sens est pris dans la parole et la parole est l'existence extérieure du sens »¹⁶. La parole ne traduit pas la pensée mais l'accomplit ; elle n'est pas son vêtement mais son corps même. L'attitude de Merleau-Ponty pourrait néanmoins être compatible avec l'existence d'une pensée pré-linguistique. Selon lui, la croyance en une parole silencieuse s'explique par l'existence de pensées antérieures, préalablement exprimées. Mais puisque ces dernières impliquent d'autres pensées antérieures, cette régression s'enfonce de plus en plus profondément dans le passé, jusqu'à sa source : *l'attitude catégorielle* qui est le fruit de l'expérience corporelle de l'homme qui s'insère dans le monde. Cette attitude, selon Merleau-Ponty¹⁷, « appartient au mot et non à la pensée ». Néanmoins, en rassemblant les entités qui ont une même fonction, l'attitude catégorielle participe à ce que nous avons appelé la pensée pratique. De plus, les catégories sont le fondement des concepts manipulés par la pensée

¹¹ Goodman (1984 : 250).

¹² La pensée s'éloigne ainsi de la parole qui, selon Bergson (1889 : 139), « jalonne de loin en loin le mouvement de la pensée ».

¹³ Vygotsky (1935).

¹⁴ Watson (1919).

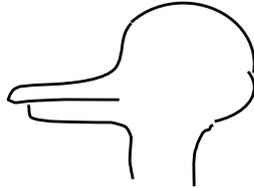
¹⁵ Wittgenstein (1953 : 352) se demande si les muscles du larynx sont innervés pendant la parole silencieuse.

¹⁶ Merleau-Ponty (1945 : 212).

¹⁷ Merleau-Ponty (1945 : 206).

articulée. La catégorisation lexicale établit donc un lien entre la pensée pratique et la pensée conceptuelle. Lorsqu'on interprète le dessin ambigu de la figure 1 tantôt *comme* un lapin, tantôt *comme* un canard, on lui assigne différentes catégories.

figure 1



Selon Wittgenstein, cette opération est « moitié expérience visuelle ; moitié pensée »¹⁸. C'est « l'écho d'une pensée dans la vision »¹⁹. En effet, l'observateur qui *pensait* voir un lapin *pense* ensuite voir un canard.

Si la pensée était complètement dépendante de la parole, l'animal, le nouveau-né qui n'a pas encore appris à parler ou le sourd-muet ne pourraient pas penser. Pour Vygotsky, au contraire, la pensée et la langue sont des phénomènes indépendants, même s'ils se rencontrent et interagissent de manière importante au cours de leur développement²⁰. A côté de la parole intérieure, il existe donc une *pensée non-verbale* et une *parole non-pensée*. La pensée pratique, qui se manifeste chez les animaux supérieurs et dans le développement du nouveau-né, est en grande partie indépendante de la langue. Dans les vingt dernières années, les recherches de Spelke²¹ et Baillargeon²² ont largement démontré la complexité de cette évolution chez les nourrissons. L'élaboration de la pensée non-verbale démarre bien plus tôt que ne le présageaient les travaux précurseurs de Vygotsky et Piaget. En ce qui concerne la parole non-pensée, lorsque l'adulte dit *bonjour* ou demande si *ça va* sans attendre la réponse, il obéit également à des usages sociaux qui n'impliquent guère la réflexion. « Quelle pensée la phrase *il pleut* exprime-t-elle ? », se demande Wittgenstein²³. Sapir²⁴ souligne également qu'une phrase telle que *j'ai bien déjeuné ce matin* n'impose pas une pensée très élaborée.

Par leurs formes même, langue et pensée pourraient difficilement coïncider. En effet, alors que la pensée est *simultanée* et que son analyse va du tout au parties, la langue associe les parties (les mots) pour constituer le tout (la phrase). En ce sens, une des fonctions de la pensée préparatoire peut consister à découper le message pour sa mise en mots. Slobin²⁵ a étudié ce processus dans différentes langues. Si la pensée est constituée indépendamment du langage, ce dernier peut être considéré comme un code autonome qui traduit la pensée. Jackendoff décrit comme suit les relations entre la langue et la pensée :

¹⁸ Wittgenstein (1953 : 329).

¹⁹ Wittgenstein (1953 : 344).

²⁰ Si l'hypothèse de la relativité est prise au pied de la lettre, le contraste entre langage et pensée pourrait être imposé aux locuteurs français par l'existence dans leur lexique de deux mots, *langage* et *pensée*, pour désigner ces activités. *Logos*, dans la Grèce antique, suggérerait par contre une fusion plus profonde de la langue et de la pensée dans l'esprit de ses utilisateurs.

²¹ Spelke (1976, 1988).

²² Baillargeon (1986, 1989).

²³ Wittgenstein (1953 : 249).

²⁴ Sapir (1921 : 130).

²⁵ In John Gumperz et Stephen Levinson (1996 : 70-87).

L'activité de la pensée est largement indépendante de la langue dans laquelle on se trouve penser. Un francophone et un turcophone peuvent avoir, pour l'essentiel, les mêmes pensées qu'un anglophone — simplement ces pensées sont en français ou en turc. Si des langues différentes peuvent exprimer les mêmes pensées, alors les pensées peuvent être coulées dans les formes de n'importe quelle langue : elles doivent être neutres quant à la langue dans laquelle elles sont exprimées²⁶.

Contrairement à cette approche *computationnelle* qui considère la pensée comme un phénomène cérébral indépendant, la linguistique cognitive adopte une attitude *constructionnelle* selon laquelle la pensée pré-linguistique contribue à la construction de la langue.

2. Typologie et universaux :

Selon Greenberg (1957), il existe entre cinq et dix mille langues dans le monde. L'imprécision de ce chiffre s'explique notamment par la difficulté de différencier les langues et leurs dialectes. Quel que soit leur nombre exact, un nombre qui va hélas en diminuant avec l'évolution de la mondialisation, les langues offrent un riche répertoire auquel confronter l'hypothèse de la relativité linguistique. Comme on l'a noté dans l'introduction, la diversité linguistique n'est pas une condition nécessaire à l'hypothèse de Whorf-Sapir puisqu'une langue unique pourrait déterminer la façon de penser de ses locuteurs. La vérification de l'hypothèse est néanmoins facilitée par l'existence de différentes langues. Plus elles diffèrent, pourrait-on croire, plus éloignées seront les façons de penser de leurs locuteurs. La littérature sur la relativité porte donc souvent sur le lexique et la grammaire de langues exotiques dont les singularités sont mises en évidence et, parfois, exagérées. Des contemporains de Whorf parlent de 5744 mots en relation avec le mot *chameau* en arabe, de 400 flexions différentes pour certains mots en aléaute ainsi que de 38 formes de l'indicatif et 40 formes conditionnelles en sotho, une langue bantou²⁷. Selon un exemple fréquemment cité, il y aurait également des centaines de mots pour désigner *blanc* en esquimau. A l'origine de cette inflation se trouve un article de Boas²⁸ qui mentionne quatre mots pour parler des états de la neige. Cette information est reprise par Whorf qui en mentionne *plusieurs*, ouvrant ainsi la porte à l'inflation. En fait, selon Pullum²⁹, les meilleurs dictionnaires esquimaux mentionnent deux racines, l'une *ganik* pour la neige en l'air et l'autre *aput* pour la neige à terre.

Par delà les excentricités lexicales et grammaticales, le linguiste s'efforce de classifier les langues du monde. Les premières tentatives remontent à la linguistique historique du dix-neuvième siècle. Des arbres généalogiques permettent d'associer familles et sous-familles de langues aux races et sous-races qui les parlent. Puisque les races et le *génie des nations* ont parfois été évoqués pour motiver la forme de leurs idiomes, nous reviendrons sur ce thème à la section 4. Pour l'instant, nous nous intéressons essentiellement aux classifications synchroniques qui font l'objet de la typologie linguistique. « L'étude typologique des langues est celle qui définit leur caractère en faisant abstraction de l'histoire »³⁰. Selon Hjelmslev³¹, la typologie

²⁶ Jackendoff (1996 : 6), cité et traduit par Catherine Fuchs (1997 : 14).

²⁷ Respectivement Hammer, cité par Cassirer (1953 : 260), Venianinov, cité par Vygotsky et Luria (1993 : 112) et Endemann, cité par Cassirer (1953 : 180).

²⁸ Boas (1911).

²⁹ Cité par Miller (1991 : 4).

³⁰ Marouzeau (1951).

devrait délimiter l'éventail des structures possibles dans les langues humaines et justifier les contraintes auxquelles elles sont soumises.

La première classification synchronique est basée sur la morphologie. En 1808, Frederik Schlegel distingue les *langues à flexions*, qui marquent les relations grammaticales en modifiant le vocalisme des racines des mots et les langues sans flexions. Parmi ces dernières, son frère August³² sépare les *langues isolantes*, dont tous les morphèmes sont indépendants, et les *langues agglutinantes*, qui ajoutent des affixes à la racine. Les langues *polysynthétiques* constituent un quatrième type, qui regroupe dans un seul mot ce que beaucoup de langues expriment par des phrases complètes. Cette classification, utilisée et clarifiée par Humboldt, lui est souvent attribuée. Dans les travaux du dix-neuvième siècle, les langues à flexions ne se distinguent pas seulement des langues agglutinantes par l'altération vocalique causée par la fusion formelle de la racine et de la flexion mais également — et surtout — parce que le sens de la flexion disparaît dans le sens du mot qu'elle constitue avec la racine. Les affixes des langues agglutinantes, par contre, conservent leur autonomie sémantique. Revenant sur cette classification, Comrie³³ note que les langues à flexions devraient plutôt s'appeler « *fusionnelles* »³⁴ puisque les langues agglutinantes ont également des flexions. Selon lui, deux facteurs indépendants interviennent dans la classification morphologique des langues. Le premier concerne le nombre de morphèmes constituant un mot. Il permet de séparer, à un extrême, les langues isolantes (dont tous les mots sont formés d'un seul morphème) et à l'autre extrême, les langues polysynthétiques (qui associent un maximum de morphèmes inséparables dans un seul mot). Le second facteur concerne la stabilité des morphèmes grâce à laquelle ils peuvent être distingués de la racine. Alors que les affixes des langues agglutinantes sont facilement reconnaissables, les flexions soudées à la racine ne peuvent en être distinguées. Cet axe permet de distinguer les langues *analytiques* des langues *synthétiques*. La plupart des langues combinent plusieurs de ces méthodes dans la formation de leurs mots.

Les catégories grammaticales jouent également un rôle dans les classifications linguistiques. Elles ont permis une distinction entre langues *nominales* et langues *verbales*. Selon Cassirer³⁵, les premières sont « objectives » et préfèrent l'expression du repos à celle de la direction alors que dans les secondes, le mouvement et l'événement sont mis à l'avant-plan. Certaines langues, comme le français, marquent la pluralité du sujet grâce au pluriel du nom alors que les langues verbales préfèrent marquer la pluralité de l'objet direct, ce qui implique fréquemment une répétition de l'action désignée par le verbe. En tagalog, selon Humboldt, une même forme peut signifier *beaucoup écrivent* (multiplicité du sujet) aussi bien que *il écrit beaucoup* (répétition de l'action). La distinction entre langues nominales et langues verbales ne peut être clairement délimitée puisqu'il n'est pas sûr que nom et verbe soient des catégories universelles. Humboldt³⁶ souligne qu'il est difficile de distinguer ces deux catégories en javanais.

Une autre classification typologique importante distingue les langues *nominatif/accusatif* des langues *ergatif/absolu*. Ce contraste est particulièrement clair dans les langues à déclinaisons comme le latin (nominatif/accusatif) ou le djirbal (ergatif/absolu). Dans le premier groupe, les sujets des phrases transitives aussi bien que ceux des phrases intransitives

³¹ Hjelmslev (1966).

³² August Schlegel (1818).

³³ Comrie (1981 : 41).

³⁴ *Fusional*.

³⁵ Cassirer (1953 : 167).

³⁶ Cité par Cassirer (1953 : 236).

sont marqués par le nominatif. Les deux sujets s'opposent ainsi au complément d'objet direct, marqué par l'accusatif. Dans les langues ergatif/absolu, par contre, sujets transitif et intransitif sont traités différemment : le premier est marqué par l'ergatif alors que le second est à l'absolu, tout comme le complément direct. Ce traitement identique du sujet intransitif et du complément d'objet nous étonne mais il n'est pas complètement étranger à la langue française. En effet, le verbe *casser* peut être construit de façon transitive dans *l'Iroquois casse la flèche* et de façon intransitive dans *la flèche casse*. La relation entre le complément direct de la phrase transitive et le sujet de la phrase intransitive est rendue évidente par l'usage du mot *flèche*. Cet exemple montre que la distinction entre langues nominatif/absolu et ergatif/nominatif ne se limite pas à une simple distinction flexionnelle. En effet, le sujet grammatical représente souvent une information connue des interlocuteurs alors que le complément d'objet direct, qui fait partie du prédicat, véhicule une information nouvelle. C'est ce contraste discursif entre l'information nouvelle et l'information ancienne qui est mis en évidence par les langues nominatif/absolu. Mais un lien peut également être trouvé entre le sujet intransitif et le complément d'objet direct. En effet, dans la phrase intransitive comme dans la phrase transitive, *la flèche* désigne le patient qui subit l'action de l'agent, désigné par le sujet de la phrase transitive : *l'Iroquois*. Ainsi donc, alors que les langues nominatif/accusatif soulignent des propriétés discursives, les langues ergatif/absolu mettent en évidence le contraste thématique entre l'agent et le patient.

L'ordre respectif du sujet, du verbe et du complément d'objet direct joue également un rôle important dans la typologie des langues. Si on considère uniquement les assertions et les mots pleins (à l'exception des pronoms qui se comportent souvent différemment), les langues romanes et germaniques adoptent un ordre sujet-verbe-objet (SVO) comme approximativement un tiers des langues du monde. Les deux autres groupes importants sont VSO (incluant les langues celtiques et sémitiques) et SOV (incluant le turc et le japonais)³⁷. Conformément à l'objectif proposé par Hjelmslev — la détermination de l'éventail des langues possibles — il est intéressant de constater que dans les trois grands groupes typologiques proposés plus haut, qui représentent plus de 90% des langues du monde, le sujet S précède toujours l'objet O. Les ordres OSV, OVS et VOS seraient-ils exclus ? Dans les 10% de langues où ils se manifestent, comme le malgache et certaines langues polynésiennes, ces ordres coexistent toujours avec d'autres ordres possibles. Certaines langues, comme le djirbal, le quechua et le walbiri ont un ordre si libre que, s'il existe une préférence pour un ordre, elle est à peine perceptible. Le sujet précède donc l'objet dans pratiquement toutes les langues du monde qui ont un ordre fixe. Pour démontrer l'importance typologique de l'ordre des mots dans la phrase, les partisans de cette classification affirment qu'il a une incidence sur d'autres aspects grammaticaux de la langue. En particulier, les langues VSO utilisent la préfixation et les prépositions alors que les langues SOV préfèrent la suffixation et les postpositions. D'autre part, une grande majorité des langues VSO placent le déterminé (par exemple le nom) avant le déterminant (par exemple l'adjectif) alors que les langues SOV utilisent l'ordre inverse.

Les classifications typologiques ont également conduit à des jugements de valeur sur les langues. Condillac écrit : « Il n'est pas possible que toutes les langues se perfectionnent également ; et le plus grand nombre, imparfaites et grossières, paraissent après des siècles être encore à leur naissance. »³⁸ Pour des raisons morales plutôt que linguistiques, toute hiérarchie

³⁷ Selon Hagège (1985), 36% des langues sont SVO, 15% VSO et 39% SOV.

³⁸ *Grammaire* : 433.

linguistique est généralement condamnée. Il est vrai qu'elles ont souvent pris des connotations racistes. A propos des nombres en mandingue, Steintal écrit :

C'est là la faute qui pèse sur l'esprit des Noirs : quand il est parvenu à l'orteil, au lieu de quitter les appuis sensibles et de multiplier l'orteil par lui-même dans une liberté créatrice, en développant et en allongeant la courte série à partir d'elle-même, il tombe, en n'abandonnant point son corps, de la main, le plus noble outil de tous les outils, la servante de l'esprit, au pied, ce valet du corps qui soulève la poussière. Le nombre est resté, par là, collé au corps, il n'est pas devenu la représentation abstraite du nombre.³⁹

Schleicher, de son côté, parle de « tribus indiennes de l'Amérique du Nord presque éteintes à cause de l'infinie complexité de langues luxuriantes en formes », démontrant ainsi que « tous les organismes avançant sur le chemin conduisant à l'humanité ne se sont pas développés jusqu'au point de former un langage ». Aussi choquants que soient ces propos, ils ne doivent pas obligatoirement conduire à la conclusion que toutes les langues remplissent identiquement les mêmes fonctions. Le refus du racisme ne passe pas par le rejet de la différence. Si aucune langue n'est globalement supérieure à une autre, on ne peut exclure à priori que certaines soient mieux adaptées que d'autres aux fins spécifiques qu'elles se sont données.

Plusieurs facteurs ont été évoqués pour fonder les hiérarchies linguistiques. Pendant longtemps, les langues humaines ont été considérées comme des dégénérescences de la langue divine ou adamique. Par conséquent, les langues anciennes, plus proches de l'origine, étaient jugées plus pures que les langues modernes. A titre d'exemple, Leibnitz écrit à propos du teuton que cette langue « a plus gardé du naturel de l'adamique »⁴⁰. Parce que l'indo-européen, l'ancêtre des langues européennes, était riche en flexions, les langues à flexions étaient considérées plus proches de la langue originale. Elles étaient par conséquent jugées supérieures aux langues agglutinantes et isolantes. Comme on le verra plus loin, Humboldt propose des arguments plus linguistiques en faveur des flexions.

La valeur d'une langue a également été liée à la complexité de sa grammaire. Suivant ce critère, Renan⁴¹ juge les langues indo-européennes supérieures aux langues sémitiques, elles-mêmes supérieures aux langues isolantes comme le chinois, qui serait « sans grammaire ». Pour démontrer la décadence de l'anglais par rapport au gothique, Schleicher cite le gothique *habaidedeima* dont les flexions ont progressivement disparu pour donner *had* en anglais. Il compare la forme gothique à :

une statue qui a longtemps roulé dans le lit de la rivière jusqu'à ce que ses membres splendides soient érodés si bien qu'à présent il n'en reste rien d'autre qu'un cylindre de pierre ne portant plus que de vagues indications de ce qu'elle a été⁴².

³⁹ Cité par Cassirer (1953 : 179).

⁴⁰ *Nouveaux essais sur l'entendement humain* : 242.

⁴¹ Renan (1855).

⁴² Schleicher (1865).

Schleicher semble ici se contredire puisque, dans la citation précédente, il attribuait l'extinction des races indiennes à la luxuriance de leurs langues. Naturellement, cette dernière ne doit pas être confondue avec la « noble » complexité des flexions gothiques ! Tous les linguistes ne considèrent pas la complexité comme une qualité. Jespersen⁴³, en particulier, pense que l'érosion morphologique constitue un progrès grâce auquel les langues deviennent plus efficaces en se débarrassant de leurs formes inutiles.

L'habilité des langues à refléter le monde ou la pensée humaine joue également un rôle dans leur évaluation. Au dix-huitième siècle, la *Querelle des Anciens et des Modernes* a divisé le monde philosophique pour décider si l'ordre SVO du français représentait mieux la pensée humaine que l'ordre plus libre du latin, où l'objet est souvent placé avant le verbe. Dans ce débat stérile, chaque concurrent aura sa victoire : le français est déclaré supérieur pour la logique et la diplomatie alors que le latin et l'anglais sont jugés mieux adaptés à la poésie et à l'expression des sentiments ! Plus tard, Humboldt se fondera sur le parallélisme entre la langue et la pensée pour démontrer la supériorité des langues à flexions. Selon lui, en tant que système symbolique représentant la pensée, la langue contient d'une part des concepts, essentiellement véhiculés par les noms, et d'autre part des relations entre les concepts, représentées par la grammaire. Démunies de morphologie, les langues isolantes ne peuvent représenter que les concepts. Plus riches, les langues agglutinantes représentent également les relations grammaticales grâce aux affixes, détachés de la racine et porteurs de sens. Mais selon Humboldt, les flexions leur sont supérieures pour deux raisons. Premièrement, contrairement aux affixes qui restent porteurs de sens conceptuel, les flexions en sont complètement dénuées, ce qui leur permet de mieux représenter l'abstraction de la relation pure. Deuxièmement, de même que la relation ne peut exister indépendamment du concept, la flexion est une altération de la racine qui lui est soudée et ne peut survivre sans son support. En ce sens, les langues à flexions sont parfaitement calquées sur la pensée.

Les langues ont été également évaluées en fonction de la richesse de leur lexique. Comparaison difficile puisque le lexique potentiel qui dort au fond des dictionnaires ne doit pas être confondu avec le lexique actif utilisé par la population. L'application de ce critère conduit à des avis contradictoires. Selon Maupertuis⁴⁴, le nombre des mots dans une langue est proportionnel au nombre des idées. La conclusion ne se fait pas attendre : « les nations les plus spirituelles ont plus de mots et de distinctions subtiles que les nations plus rudes qui ont le strict nécessaire pour survivre. » Vygotsky et Luria⁴⁵, au contraire, soulignent l'étonnante richesse du vocabulaire des langues dites primitives. Elle s'explique par la rareté des mots généraux et par l'abondance des mots concrets qui s'appliquent à un nombre très limité d'entités spécifiques. Les auteurs citent à titre d'exemple le maori où un même oiseau porte quatre noms : deux pour le mâle et deux pour la femelle, dépendants de l'époque de l'année. Ceci nous amène à la différence entre les langues dites civilisées, jugées abstraites, et les langues primitives, estimées plus concrètes.

C'est Lévy-Bruhl⁴⁶ qui a introduit la distinction entre la pensée civilisée et la pensée primitive. Cette pensée se caractérise par son caractère concret et l'absence de termes généraux. Beaucoup de langues amer-indiennes n'ont pas de verbe général pour désigner l'action de marcher mais disposent par contre de verbes spécifiques qui précisent la direction ou la façon de

⁴³ Jespersen (1924).

⁴⁴ Maupertuis (1740).

⁴⁵ Vygotsky et Luria (1993).

⁴⁶ Lévy-Bruhl (1922).

marcher et la langue javanaise distingue 20 manières différentes d'être assis, représentées chacune par un mot particulier⁴⁷. Dans d'autres langues, il est impossible de parler d'un objet sans le situer spatialement et en tsetzal, on ne peut le situer spatialement sans mentionner sa forme. Merleau-Ponty cite également les Maoris qui ont 3000 noms de couleurs, « non parce qu'ils en distinguent beaucoup mais au contraire parce qu'ils ne les identifient pas quand elles appartiennent à des objets de structures différentes »⁴⁸.

Comparant l'évolution de l'individu à celle de l'humanité, l'ontogénèse à la phylogénèse, Vygotsky établit un parallèle entre la pensée enfantine et la pensée primitive. Entre le stade du nom propre, où un mot est associé à chaque objet particulier et le stade du concept, où une catégorie est représentée par des qualités abstraites, existe le stade du *complexe*, dont les éléments ne sont pas liés par des qualités communes mais par des relations causales ou des relations de contiguïté. Anticipant sur les *ressemblances de famille* introduites par Wittgenstein⁴⁹ et développées par Rosch⁵⁰, Vygotsky compare les associations existant entre les membres d'un complexe à celles existant entre les membres d'une même famille. Aucun trait intrinsèque ne permet de reconnaître un membre d'une famille mais chaque membre partage au moins un trait commun avec un autre membre de la famille. Comme eux, les membres d'un complexe ne sont pas réunis par une loi qui les identifie. Selon Vygotsky, l'enfant comme le primitif pensent plus en complexes qu'en concepts. Cela aide à comprendre la pensée totémique des Bororos qui, selon Lévy-Bruhl⁵¹, se vantent d'être des araras — les perroquets rouges qui leur servent de totems —, non seulement après la mort mais pendant leur vie. Si *arara* est compris comme un complexe, cette croyance ne conduit pas aux mêmes contradictions que si ce mot correspondait à un concept.

Le domaine des chiffres, auquel Steinthal a fait allusion plus haut, fournit un excellent point de comparaison entre la pensée concrète et la pensée abstraite. Alors que l'homme civilisé cesse bientôt de compter sur ses doigts pour évaluer toutes les quantités grâce à l'arithmétique, certaines langues, comme le bochimán, ne dépassent pas le nombre deux, toutes les autres quantités étant dénommées par *beaucoup*⁵². Locke parlait déjà de « quelques Américains qui n'avoient point d'idée du nombre mille parce qu'en effet ils n'avaient imaginé des mots que pour compter jusqu'à vingt »⁵³. Lorsque les nombres vont jusqu'à dix ou vingt, ils sont liés au corps de façon transparente. En sotho, le mot pour *cinq* veut dire *achève la main* et celui pour *six* signifie *saute*, c'est-à-dire, commence à compter sur l'autre main⁵⁴. Dans les langues esquimaudes, le nombre *vingt* est rendu par *l'homme est achevé*, signifiant que tous les doigts des mains et des pieds ont été comptés. Liés au corps humain, les chiffres sont également étroitement dépendants des objets comptés. Dans les langues mélanésiennes de Nouvelle-Guinée, il existe un mot particulier et indivisible pour parler de quatre bananes ou de quatre noix de coco⁵⁵. En français, le mot *siècle*, qui n'est autre que le chiffre *cent* appliqué exclusivement aux années, fonctionne sur le même principe. Dans les langues primitives, le nombre ne devient donc

⁴⁷ Selon Crawford, cité par Cassirer (1953 : 153).

⁴⁸ Merleau-Ponty (1945 : 352).

⁴⁹ Wittgenstein (1953).

⁵⁰ Rosch et Mervis (1975).

⁵¹ Lévy-Bruhl (1910 : 77).

⁵² Franz Muller, cité par Cassirer. (1953 : 205).

⁵³ Cité par Condillac, *Grammaire* 463.

⁵⁴ Meinhof, cité par Cassirer (1953 : 189).

⁵⁵ Ray, cité par Cassirer (1953, 193).

pas une entité abstraite, séparée de la chose comptée. Ce lien se manifeste par le refus des locuteurs à compter des objets qu'ils ne peuvent toucher ou à parler de quantités impossibles. Thurnwald ayant demandé à un sujet de compter les cochons, celui-ci refuse de dépasser soixante parce que, selon lui, personne n'est assez riche pour posséder plus de soixante cochons. Si cet usage des nombres diffère complètement de celui auquel nous sommes habitués, cela ne signifie nullement que ces locuteurs ne puissent « par des processus qui leur sont particuliers, obtenir, dans une certaine mesure, les mêmes résultats que nous »⁵⁶. En fait, au lieu d'apprécier la multiplicité quantitativement, ces langues l'apprécient qualitativement et un propriétaire qui n'a pas de chiffres pour compter jusqu'à cent et un peut s'apercevoir qu'un cheval lui manque s'il n'en voit plus que cent⁵⁷.

La typologie groupe les langues du monde en classes de plus en plus inclusives. Une caractéristique qui appartient à toutes les langues du monde est un *universel*. Aussi longtemps que la langue a été considérée comme le reflet de la pensée, les universaux linguistiques ont été en même temps des universaux de la pensée. La relation entre le sujet et le prédicat a ainsi pu être considérée comme un universel logique. Sapir⁵⁸ voit dans l'agent d'une action un processus cognitif universellement représenté linguistiquement. Les universaux linguistiques se divisent en *universaux de substance* et en *universaux opératifs*. L'existence de voyelles est un universel de substance qui se manifeste au niveau du signifiant. Au niveau de la syntaxe, certaines parties du discours comme le nom ou le verbe ont parfois été proposés comme universaux mais cette affirmation est contestée dans une langue comme le nootka (Colombie britannique) ou le guarani (Paraguay). Parce qu'il est difficile de trouver des universaux absolus en surface, certaines théories, comme la grammaire générative, utilisent des méthodes de plus en plus abstraites pour trouver des règles grammaticales universelles. Ces universaux, qui dépendent étroitement de la théorie qui les propose, sont appelés *méthodologiques*. D'autres linguistes préfèrent s'en tenir aux structures superficielles. Il leur faut alors se contenter d'universaux *relatifs* qui ne se manifestent pas dans toutes les langues mais dans la plupart d'entre elles. Parmi eux, on notera que presque toutes les langues ont des consonnes nasales. Il est également possible que la présence d'une règle dans une langue implique nécessairement l'existence d'une autre règle. Greenberg a consacré une grande partie de ses recherches à rassembler ces *implications universelles*. A titre d'exemple, la catégorie du nombre, qui se manifeste en français par le singulier et le pluriel, peut également ajouter une forme duelle qui s'applique exclusivement aux paires. Toutes les langues qui ont le pluriel n'ont pas le duel mais, dans toutes les langues où le duel existe, le pluriel existe. Contrairement aux universaux de substance, les universaux opératifs ne concernent pas la structure de la langue mais son fonctionnement. Parmi eux, on a proposé l'existence de termes de politesse et de vocatifs dans toutes les langues⁵⁹. Il a également été constaté que toutes les langues étaient soumises à des changements diachroniques⁶⁰.

⁵⁶ Lévy-Bruhl : 1922.

⁵⁷ Vygotsky et Luria (1993 : 123).

⁵⁸ Sapir (1921 : 94).

⁵⁹ Ramat (1985 : 69).

⁶⁰ Marchello-Nizia (1997 : 54).

3. Les motivations de la langue-reflet :

Contrairement à la langue-carcan qui est première par rapport à la pensée, la langue-reflet présuppose l'existence de ce qu'elle reflète. Deux motivations de la langue-reflet seront examinées à tour de rôle dans cette section : d'une part le monde et d'autre part l'expérience et la conceptualisation du monde par le locuteur.

3.1. Motivation par le monde :

A chaque instant, le monde physique peut être complètement décrit en nommant les entités matérielles qui le constituent et en fixant leur position dans un espace ordonné par des coordonnées géographiques. Cette description peut s'effectuer de deux points de vue différents. Habituellement, les choses sont considérées comme des constantes qui subissent peu de modification au cours de leur existence et les places qu'elles occupent sont prises comme des variables. Un corps en mouvement est donc une constante dont les positions varient à chaque instant. A l'opposé, il est également possible de considérer chaque place dans le monde comme une constante et de s'intéresser à l'histoire des corps qui l'occupent. Selon cette perspective, le monde n'est pas constitué de choses qui occupent des places différentes mais il contient des places fixes occupées par des corps différents à des instants différents. Supposons qu'en cet instant, Benjamin se trouve là, dans une partie de notre champ de vision. En ce cas, le point de vue des choses constantes se traduira par (1) *Benjamin est là* et le point de vue des places constantes par (2) *là benjamine* ou, dans une formulation plus conforme à la syntaxe du français, (3) *ça benjamine là*. Alors que Benjamin est désigné par un nom propre lorsqu'il est considéré comme une constante, il est désigné par le verbe *benjaminer* lorsqu'il est conceptualisé comme une variable occupant une place constante. La place désignée par *là* est une variable dans la phrase (1) et une constante dans la phrase (2). Comme le montre la maladresse de cette phrase, le français a du mal à accepter la place comme une constante en position sujet. Cette difficulté est corrigée par la syntaxe de la phrase (3) où *ça* prend la place du sujet grammatical. Des expressions telles que *il pleut* ou *il neige* décrivent également l'occupation d'une place par un phénomène météorologique. En ce cas, la pluie et le vent ne sont pas considérés comme des substances désignées par des noms mais comme des événements⁶¹.

Deux manières de refléter le monde ont été présentées dans ce qui précède : l'une maintient les choses constantes (avec les places occupées variables) et l'autre garde les places constantes (avec les occupants variables). Elles ont un rapport direct avec les typologies présentées à la section 2. En effet, la perspective [choses constantes/places variables] peut être rattachée aux langues *nominales*, puisque les choses fixes sont désignées par des noms. La deuxième perspective [places constantes/choses variables] correspond mieux aux langues *verbales*. En ce dernier cas, l'occupation d'une place stable par des occupants variables est présenté comme un état ou la conséquence d'une action désignée par un verbe.

Si les langues représentent le monde physique, des peuples qui vivent dans des environnements différents s'exprimeront différemment. Ces variations se manifestent essentiellement dans le lexique. Elles sont particulièrement marquées dans des climats extrêmes. La représentation de la neige dans les langues esquimaudes et celles du sable dans les langues du désert comptent parmi les exemples les plus souvent cités. L'influence du milieu peut avoir des conséquences paradoxales. En particulier, les habitants des régions antarctiques comme le

⁶¹ Ruwet (1991).

Labrador qui vivent dans un milieu neutre au niveau des couleurs ont plus de termes de couleur de base que beaucoup de langues parlées dans les pays tropicaux. Cela s'expliquerait parce que la floraison éphémère du printemps antarctique suscite plus d'attention que la permanence des couleurs tropicales⁶².

Une nouvelle différenciation entre les langues-reflet sera créée par l'introduction des catégories dans la langue. Dans les phrases qui précèdent, les mots *Benjamin* et *là* dénotent respectivement une entité et un lieu unique et peuvent être considérés comme des noms propres. Plus une langue contient de noms propres, plus elle est *concrète*. Néanmoins, par la prolifération de son lexique, une langue totalement concrète, exclusivement constituée de noms propres, serait impraticable. De surcroît, s'il peut être utile d'utiliser un nom propre pour distinguer son mari des autres hommes ou son chat des autres chats, ce n'est pas le cas lorsqu'on cherche un crayon pour écrire ou une fourchette pour manger. N'importe quel crayon ou n'importe quelle fourchette peut remplir le même rôle. Il est donc commode d'attribuer un nom commun à ces groupes d'objets. Grâce à l'attitude catégorielle⁶³, des catégories de plus en plus larges sont ainsi constituées. Par exemple, la catégorie *animal* est plus générale que la catégorie *chien*, elle-même plus générale que la catégorie *épagneul*. Avec les catégories et leur généralité, les langues gagnent en abstraction. C'est pourquoi les langues dites primitives qui utilisent essentiellement des catégories spécifiques sont *concrètes* par rapport aux langues dites civilisées qui sont plus *abstraites*.

La métaphore de la langue-reflet suggère une forme de mimétisme par lequel la langue serait liée à ce qu'elle représente comme l'image dans un miroir est liée à celui qui s'y regarde. Il est clair que les liens entre le monde et la langue ne sont pas aussi directs. La notion de reflet doit donc être corrigée. Premièrement, on a vu que les connexions entre la langue et ce qu'elle représente ne se situent pas au niveau de l'expression ou du *signifiant* mais à celui du contenu ou du *signifié*. Pour une langue concrète, uniquement constituée de noms propres, la connexion serait établie par l'isomorphisme entre les signes et les entités du monde. Avec l'abstraction, les langues recourent à des catégories de plus en plus générales. L'adéquation doit alors se chercher au niveau des catégories. Si la langue est un reflet du monde, les contenus des mots *or* ou *chat* devraient correspondre aux définitions scientifiques qui s'efforcent de circonscrire aussi objectivement que possible les membres de ces catégories. Des sciences comme la physique ou la biologie tentent d'établir ces bases objectives. Si elles y parvenaient, la linguistique bénéficierait de la connaissance idéale, indispensable selon Bloomfield⁶⁴ à la fondation d'une sémantique scientifique. Les *espèces naturelles*, comme les chats et les chiens, et les *artefacts*, comme les chaises et les tables, constitueraient des catégories classiques, clairement circonscrites par des conditions nécessaires et suffisantes. A l'exception des différences de généralité qui distinguent les langues concrètes des langues abstraites, il y aurait un accord complet entre les catégories véhiculées par toutes les langues du monde : seuls les signifiants varieraient. Parce que ces catégories classiques s'accordent mal à ce que la psychologie cognitive a découvert sur la catégorisation humaine, nous chercherons l'adéquation de la langue au niveau de l'expérience du monde plutôt qu'à celui du monde lui-même.

⁶² Selon Rivers (1902 : 149, cité par McLaury 239).

⁶³ Voir Merleau-Ponty, section 1.

⁶⁴ Bloomfield (1933), traduction française.

3.2. Motivation par l'expérience individuelle du monde :

Dans ce qui précède, nous avons vu comment la représentation du monde permet de distinguer des langues nominales et des langues verbales ainsi que des langues concrètes et des langues abstraites. Aussi longtemps que chaque entité matérielle et chaque place est désignée par son propre nom, il y a isomorphisme entre le monde et le lexique. Avec l'introduction des catégories et les qualités qu'elles impliquent, nous arrivons aux limites de la motivation objective de la langue par le monde. Ce dernier est toujours représenté par un locuteur qui le perçoit et le vit. Ce que la langue reflète n'est donc pas le monde mais l'expérience du monde. Cette expérience dépend de chaque locuteur individuel aussi bien que de la culture dans laquelle il a été élevé. Pour l'aborder, il est commode de distinguer *l'expérience individuelle* extérieure (par laquelle l'environnement est perçu) ou intérieure (par laquelle le sujet est conscient de lui-même et de ses sentiments) et *l'expérience collective* (par laquelle le sujet partage l'expérience de la communauté dans laquelle il vit). Cette séparation doit néanmoins être prise avec prudence puisqu'il n'est pas sûr qu'il existe une expérience exclusivement individuelle, indépendante de l'expérience collective. Nul n'est une île et « les choses sont connues à travers des unités culturelles que l'univers de la communication met en circulation à la place des choses elles-mêmes »⁶⁵. La question se pose de manière encore plus pressante pour la relation entre l'expérience intérieure de l'amour, de la honte ou de la fierté et les mots correspondants.

Les doutes sur la relation directe de l'expérience humaine avec la réalité physique sont relativement récents. Pendant longtemps, on a cru que les noms étaient *associés* à des catégories clairement délimitées dans le monde, indépendamment du sujet parlant dont le rôle se limitait à identifier la catégorie grâce à ses sens. Les adversaires de cette position l'ont appelée *associationisme*. Les critiques de Kant contre cette approche sont bien connues. Selon lui, aucune expérience n'est possible sans une connaissance *à priori*. Pour passer de la perception d'un chien à la conceptualisation nécessaire pour l'appeler *chien*, la médiation d'un *schéma* est indispensable. Malheureusement, la nature de ce schéma reste très vague. Comme le note Eco, il est difficile de savoir si le schéma kantien est une image mentale ou une règle propositionnelle que le locuteur doit suivre pour identifier le chien. Peirce va plus loin dans la description du processus qui conduit à la conceptualisation du monde. Il reconnaît trois stades dans son élaboration. Au premier stade, l'observateur est guidé par des *qualités pures*, simples, indivisibles et si spécifiques qu'un objet aussi bien qu'une symphonie ou un roman possède sa qualité propre qui ne peut être comparée à aucune autre. Ce sont de simples possibilités qui dorment en nous jusqu'au moment où un objet à reconnaître les réveille par sa présence dans notre champ visuel. La qualité pure « ressemble à celle de l'objet et excite des sensations analogues dans l'esprit de celui qui découvre la similitude »⁶⁶. Elle permet de reconnaître une expérience préalable parce que cette dernière a laissé une trace dans nos circuits neuraux⁶⁷. Les qualités pures de Peirce ne doivent pas être confondues avec les qualités que la parole attribue à l'objet à un stade ultérieur⁶⁸. En effet, ces dernières doivent être détachées de l'objet alors que la qualité initiale est perçue en même temps que l'objet et ne peut en être séparée. La comparaison, par laquelle l'esprit enregistre la similarité de la qualité pure et de l'objet rencontré conduit au

⁶⁵ Eco (1976 : 66).

⁶⁶ *Oeuvres complètes* 2.299.

⁶⁷ Eco (1999 : 104).

⁶⁸ Selon Merleau-Ponty (1945 : 261), « la qualité sensible, loin d'être coextensive à la perception, est le prolongement particulier d'une attitude de curiosité ».

deuxième stade de la conceptualisation. Le *percept* qui se révèle ainsi au sujet n'est pas une représentation car il ne représente autre chose que lui-même ; la perception d'une chaise est une conceptualisation immédiate qui donne directement accès à l'objet. Le choc de la rencontre avec l'objet n'épuise pas totalement la résistance de l'objet. Son existence est une force contraignante dont le sujet ne prend connaissance qu'au troisième stade, lorsque le percept *vu* aux deux premiers stades est interprété et devient un *percipuum* que le sujet *regarde*. Le troisième stade se conclut par le *jugement de perception* qui est une inférence hypothétique par laquelle l'objet est classifié. Le sujet passe ainsi de l'objet qui le confronte, *l'objet dynamique*, à l'objet identifié, *l'objet immédiat*. Le jugement de perception joue ici le rôle du schéma kantien dans l'interprétation de l'expérience. Faillible, il échappe au contrôle du sujet au moment où il est fait mais il peut devenir contrôlable par un processus d'éducation. Les changements d'aspects du lapin-canard de la figure 1 démontrent les liens existant entre les percepts et les jugements de perception. Selon Peirce, les trois stades de la conceptualisation sont indissociables⁶⁹. Poursuivant sa description dynamique de la conceptualisation, il compare le troisième stade à « la force douce »⁷⁰ qui relie les deux premiers stades.

La connaissance préalable des qualités pures au premier stade permet de reconnaître au deuxième stade l'existence d'une entité qui fait l'effet d'un jugement de perception au troisième stade. Du premier au troisième stade, l'objet se dégage ainsi du champ visuel pour être assigné à la catégorie dont il porte le nom. A travers ces trois stades, la ligne de partage entre l'information perceptive et l'information conceptuelle est difficile à établir. Elle est cependant cruciale en ce qui concerne l'alternative entre la langue-miroir et la langue-carcan. Plus le rôle de la perception dans la catégorisation est important, plus on se rapproche d'une langue-miroir directement motivée par le monde. Si au contraire le rôle des concepts est dominant, leur incidence sur la motivation dépend de leur nature. Issus de l'expérience du monde, ils restent compatibles avec la langue-miroir mais innés ou imposés par la langue, ils nous rapprochent de la langue-carcan. Selon Kant⁷¹, « les intuitions sans concepts sont aveugles » et l'imagination, la faculté de se représenter un objet sans sa présence, entre nécessairement dans la perception. Parce que la perception d'un lapin correspond à un groupe de manifestations extrêmement variables et partielles (un lapin courant, un lapin immobile vu de dos, les oreilles d'un lapin caché par un buisson...), seul un comportement contrôlé par le concept de lapin pourrait unifier le groupe de transformations pertinentes. Mais comment expliquer l'existence *du* concept de lapin (dans l'hypothèse d'une cognition universelle) ou *des* concepts correspondant à l'usage du mot *lapin* véhiculé par différentes langues-carcan (selon l'hypothèse de la relativité linguistique) ? Cette difficulté disparaît si on admet que le concept de lapin n'est pas nécessaire pour reconnaître un lapin. Selon cette hypothèse, un réseau de *lignes-type*⁷² établit des connexions sensori-motrices pré-conceptuelles entre les stimulations sensorielles et le comportement approprié. C'est ce comportement qui détermine l'unité du groupe des manifestations d'un lapin. L'apparition ultérieure du mot *lapin* modifie et enrichit le *proto-concept* qui l'a précédé mais ne le remplace pas. Cette hypothèse est compatible avec une motivation de la langue par la conceptualisation du monde. Selon cette conception, l'identification des entités essentielles à l'intégration de l'homme dans le monde est *globale* et *positive*. « On n'a pas dans le champ

⁶⁹Dans la terminologie de Peirce, le premier stade est appelé *priméité*, le deuxième stade *secondéité* et le troisième *tiércéité*.

⁷⁰ Peirce, *Oeuvres complètes* 6.302.

⁷¹ Cité par Dokic (2001 : 261).

⁷² Pears, cité par Dokic (2001 : 232).

originaires une mosaïque de qualités mais une configuration totale qui distribue les valeurs fonctionnelles selon l'exigence de l'ensemble »⁷³. Dans cette approche fonctionnelle de la perception, la vision d'un objet unique dans le champ visuel n'est pas le simple résultat de la fixation : elle est anticipée dans l'acte même de la fixation du regard qui est une activité rétrospective. Peirce montre comment cette anticipation est possible lorsqu'il affirme que, au cours de son évolution, la race humaine a appris à ignorer les indices fonctionnellement inutiles⁷⁴.

Toutes les relations entre la langue-reflet et le monde ou l'expérience considérées jusqu'ici se sont limitées aux rapports entre les noms et les catégories *indépendantes* qu'ils représentent. Les qualités nécessaires pour délimiter ces catégories sont désignées par des adjectifs. Elles sont *dépendantes* puisqu'elles ne peuvent exister sans le support des entités matérielles où elles se manifestent⁷⁵. Dans quelle mesure les adjectifs *rouge* ou *rond* qui représentent le rouge et la rondeur peuvent-ils refléter l'expérience du monde ? On peut toucher un objet rouge ou un objet rond mais non le rouge ou la rondeur. La même question se pose pour les verbes et les états ou événements qu'ils représentent. En effet, ces derniers sont dépendants des acteurs qui les exécutent : on peut voir passer un marcheur mais la marche ne se voit pas plus que le rouge ou la rondeur. L'existence objective des qualités et des événements dans le monde dépend de la nature des ressemblances qui lient leurs différentes manifestations. Si ces ressemblances peuvent être mesurées ou objectivement évaluées, il est permis de croire en leur réalité en dépit de leur dépendance. C'est la position adoptée par les philosophes *réalistes*. S'il en est ainsi, les adjectifs *rouge* et *dur* peuvent être calqués sur le rouge et le dur comme *or* et *chat* sont calqués sur l'or et sur les chats. La possibilité de reconnaître les qualités est une condition nécessaire mais non suffisante pour l'existence de catégories d'entités directement fixées par l'expérience sensorielle. En effet, Locke, qui admet l'universalité des sensations, croit que les catégories nominales sont des combinaisons arbitraires de ces sensations. Différentes langues peuvent donc fonder les catégories linguistiques sur différentes combinaisons. Le *nominalisme* va plus loin en niant la réalité des qualités universelles. Pour lui, seules les entités indépendantes sont réelles. Les catégories et les qualités qui permettent de rassembler leurs membres sont une création de la langue. Les chats ne sont pas des chats parce qu'ils se ressemblent mais ils se ressemblent parce qu'ils sont appelés *chat*.

Si les catégories de l'expérience auxquelles le mot s'applique sont entièrement constituées avant son utilisation, l'expérience est reflétée par la langue. Il y aurait, selon les mots d'Eco⁷⁶, une correspondance entre deux codes, celui de la langue et celui de la perception : une entité est un chat si les propriétés sémantiques associées au mot *chat* coïncident avec les qualités que l'expérience visuelle associe aux chats. L'équivalence des deux codes est acceptée par Husserl dans les *Investigations logiques*. Selon lui, reconnaître le rouge et l'appeler *rouge* s'effectuent par un seul et même acte. Le schéma kantien et la trilogie peircienne, qui conduit au jugement de perception, suggèrent une relation plus complexe entre l'expérience visuelle et la catégorisation. Comme le schéma ou le jugement de perception, le mot peut jouer un rôle préalable dans la constitution des catégories de l'expérience. On passe alors de la langue-reflet à la langue-carcan. En fait, ces deux modes d'interaction coexistent dans la langue qui n'est ni

⁷³ Merleau-Ponty (1945 : 279).

⁷⁴ *Oeuvres complètes* (1.315).

⁷⁵ Les qualités pures impliquées dans la priméité de Peirce sont par contre indépendantes.

⁷⁶ Eco (1976 : 168).

entièrement un reflet, ni entièrement un carcan. Alors que les catégories correspondant aux mots *cercle* ou *œuf* ont certainement une fondation essentiellement sensorielle, l'expérience collective transmise par la langue contribue sans doute au choix des circonstances dans lesquelles des mots comme *honneur* ou *honte* sont utilisés. Les noms d'espèce naturelle comme *chat* ou *chien* jouent probablement un rôle intermédiaire.

Synchroniquement, l'acquisition du langage offre le meilleur terrain pour observer l'interaction entre la langue et l'expérience. Son verdict n'est pas sans équivoque comme le démontre les débats entre les psycholinguistes, illustrés notamment par la controverse entre Mandler, qui insiste sur le rôle des concepts pre-linguistiques dans l'acquisition du langage spatial et Bowerman, qui met en évidence l'influence de la langue dans l'acquisition de ces concepts. Nous reviendrons sur cette question à la section 5. Diachroniquement, il faut observer que, même lorsque la langue détermine les catégories de l'expérience, ces dernières ne sont pas pour autant soumises à l'emprise d'un système totalement étranger. En effet, la langue que les parents ont reçue de leurs parents et qu'ils transmettent à leurs enfants n'est pas entièrement arbitraire. Il s'agit en fait de l'expérience de la communauté linguistique préalablement empaquetée par la langue. Autant qu'une interaction entre la langue et l'expérience, il s'agit donc d'une interaction entre deux expériences, celle naissante de l'enfant qui apprend sa langue et celle qui y a été emmagasinée par la société. Comme le note Paul⁷⁷, « les catégories grammaticales sont des catégories psychologiques fossilisées ». Selon le degré d'abstraction de sa langue, l'enfant apprendra donc à appeler un même chat *félin* ou *chat siamois*. Dans le premier cas, il choisit de mettre à l'avant-plan les ressemblances entre un chat, un tigre et un léopard en gommant les différences. Dans le second, il préfère mettre en évidence les différences entre un chat siamois, un chat persan et un chat de gouttière. Ressemblances et différences restent néanmoins accessibles à l'expérience.

4. De la grammaire générale à Whorf :

Platon et Aristote avaient des idées différentes sur les relations entre la parole et la pensée. Dans le *Théétète*, Platon identifie complètement parole et pensée, ouvrant ainsi toute grande la porte à la relativité linguistique. Aristote présente une position différente dans *De l'Interprétation*. Il y affirme que les hommes ont des langues différentes mais que l'expérience mentale qu'elles représentent est la même pour tous, tout comme les choses qui modèlent notre expérience. C'est cette idée d'une pensée unique pour l'humanité qui dominera jusqu'au dix-huitième siècle. Au Moyen-Age, pour les Scolastiques et les grammairiens modistes, tout se passe comme si une langue unique, le latin, donnait accès à la pensée humaine. La langue savante se présente ainsi comme le miroir de la pensée, les langues vernaculaires étant des moyens de communication indignes d'attention. Au dix-septième siècle, les auteurs de Port-Royal sont bien conscients de l'arbitraire des signifiants qui justifie les différences entre les langues. Mais Arnauld, Nicole et Lancelot croient en une grammaire générale unique qui est le reflet de la pensée. C'est ainsi que des extraits de *la Logique*, l'art de penser, sont recopiés dans *la Grammaire Générale*, l'art de parler.

La reconnaissance de la relativité linguistique est souvent attribuée à Humboldt. Aarsleff⁷⁸ souligne le rôle important de Condillac dans cette idée. Condillac était lui-même influencé par Locke qui est probablement un des premiers relativistes. Selon lui, l'homme ne

⁷⁷ Cité par Vygotsky (1935 : 252).

⁷⁸ « The tradition of Condillac », in Aarsleff (1985).

maîtrise totalement que ses sensations simples. Ses idées complexes sont composées de sensations simples, associées arbitrairement par la langue. Il écrit : « Bien que ce soit l'esprit qui établisse la collection, c'est le nom qui est, pour ainsi dire, le nœud qui rassemble [les sensations] »⁷⁹. Selon Locke, le savant qui cherche à comprendre le monde doit éviter les pièges que lui tendent ces combinaisons linguistiques et ne pas chercher à rapporter les noms de substance à des réalités inconnues. Chaque langue aurait donc sa façon propre d'induire en erreur ses locuteurs. Comme l'écrit Condillac⁸⁰, « les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit : si elle sont défectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c'est de les refaire ». Derrière ces paroles, se cache l'idée chère à Leibnitz d'un langage philosophique parfait que beaucoup s'efforceront de construire au dix-huitième siècle.

Chez Locke comme chez Condillac, les rapports entre la langue et la pensée sont doubles. Condillac place l'origine du langage dans un *langage d'action* par lequel les hommes primitifs manifestaient leurs sentiments par des signes et des onomatopées. Le langage se développe lorsque ces signes deviennent conventionnels. Il semble donc que, pour Condillac, ce que nous avons appelé plus haut la pensée pratique soit à l'origine du langage. Mais une fois créé, le langage permet ensuite le développement de la pensée conceptuelle. Non sans dangers, comme on l'a vu plus haut. Pour Condillac, les relations entre la langue et la pensée peuvent donc se schématiser comme suit :

pensée pratique ⇔ langue ⇔ pensée conceptuelle

Humboldt fait clairement la distinction entre une pensée pré-linguistique ou pré-articulée et la pensée linguistique, articulée et conceptuelle. Il prend une position relativiste lorsqu'il écrit que « la langue n'est pas simplement la désignation de pensées formées indépendamment d'elle mais est plutôt elle-même l'organe formateur de la pensée »⁸¹. Mais ailleurs, les liens entre la pensée conceptuelle et la langue sont très étroits puisque « l'activité intellectuelle et la langue sont une et inséparables l'une de l'autre »⁸². En fait, chez Humboldt, l'interaction entre la pensée et la langue s'exerce dans les deux sens. D'une part, comme Port-Royal, il reconnaît un noyau d'universaux grammaticaux qui représente des lois de la pensée humaine. D'autre part, il attribue la diversité des langues à deux facteurs. Premièrement, elles représentent différentes vues du monde parce que leurs locuteurs perçoivent leur environnement de façon différente. En ce sens, « tous les concepts d'une nation se retrouvent dans son vocabulaire »⁸³. Deuxièmement, le *caractère de la nation* influence la langue. Ce caractère ne s'identifie pas aux coutumes ou au tempérament d'un peuple mais il en est la cause profonde. Selon Humboldt, certains caractères poussent à l'intuition sensorielle alors que d'autres poussent à la spiritualité intérieure. Le caractère national est également présent chez Condillac qui affirme que « par un effet de leur tempérament froid, les peuples du nord abandonnent plus facilement tout ce qui se ressentait du langage d'action »⁸⁴. Le lien entre langues et nations s'exprime de manière particulièrement imagée chez Nodier :

⁷⁹ « Though therefore it is the Mind that makes the collection, 'tis the Name which is, as it were, the Knot that ties them fast together. ».

⁸⁰ *L'Essai sur les origines des connaissances humaines* : 108.

⁸¹ Cité par Manchester (1985 : 30).

⁸² Cité par Manchester (1985 : 40).

⁸³ Cité par Manchester (1985 : 150).

⁸⁴ *L'Essai sur l'origine des langues humaines* : 80.

L'italien roule dans ses syllabes sonores le frissonnement de ses oliviers, le roucoulement de ses colombes et le murmure sautillant de ses cascadelles. Les langues du Nord, au contraire, se ressentent de l'énergie et de l'austérité d'un climat rigoureux⁸⁵.

En étudiant les cultures des Indiens d'Amérique du Nord au début du vingtième siècle, les ethnologues ont largement élargi notre connaissance des langues humaines. Pour Boas, leur précurseur, « une investigation en profondeur de la psychologie des peuples du monde doit inclure une analyse purement linguistique »⁸⁶. L'étude des langues devient ainsi une partie essentielle de l'ethnologie. Mais « seule une partie des concepts que nous avons à l'esprit est exprimée dans chaque langue »⁸⁷. La pensée serait donc clairement antérieure à la langue, même si chaque langue « a tendance à sélectionner l'un ou l'autre aspect de l'image mentale véhiculée par la pensée »⁸⁸. Cependant, l'ethnologue n'établit aucun lien de cause à effet entre langue et culture. Selon le déterminisme fréquemment attribué à Whorf, ce dernier aurait par contre vu dans la langue un élément qui détermine la pensée de ses locuteurs. Cette hypothèse, qui n'est devenue populaire que dans les années cinquante, après la mort de Whorf, a été baptisée en 1952 par Kluckhohn *hypothèse de Lee-Whorf*, du nom de l'anthropologue Dorothy Lee, et *hypothèse de Whorf-Sapir* par Hoijer en 1951. C'est cette dernière appellation qui a survécu dans la littérature.

La position de Sapir concernant les relations entre la langue, la culture et la pensée a beaucoup évolué au cours des années et il est ainsi possible, au gré des citations et selon le contexte, de le trouver en désaccord ou en agrément avec l'hypothèse de la relativité linguistique. Au début de sa carrière, il nie toute relation entre la langue et le caractère national lorsqu'il écrit : « Il est impossible de montrer que la forme du langage ait la moindre connexion avec le tempérament national »⁸⁹. Quant à l'influence de l'environnement sur la langue, il en fixe les limites : « Mise à part la réflexion de l'environnement par le vocabulaire du langage, il n'y a rien dans le langage dont on puisse démontrer l'association avec l'environnement physique »⁹⁰. Plus tard dans sa carrière, Sapir écrit par contre : « Les êtres humains ne vivent pas seulement, comme on le croit généralement, dans le monde objectif, pas seulement dans le monde de l'activité sociale mais ils sont réellement à la merci du langage particulier qui est devenu le moyen d'expression de leur société »⁹¹. Ailleurs, Sapir va jusqu'à présenter la langue comme « le moule de la pensée »⁹² et plus tard, il parlera de « l'emprise tyrannique de la forme linguistique »⁹³, justifiant ainsi l'association de son nom à l'hypothèse de son étudiant, Benjamin Whorf.

L'existence de relations entre langue et pensée n'est une surprise pour personne. L'hypothèse de la relativité linguistique va plus loin en postulant l'existence d'une relation spécifique entre chaque langue et la pensée de ses locuteurs. Selon la formulation la plus radicale de cette hypothèse, les façons de penser des locuteurs de différentes langues seraient complètement différentes. Faute d'un dénominateur commun, la traduction serait ainsi rendue

⁸⁵ Nodier (1833 [1968] : 51-53).

⁸⁶ Cité par Hymes (1983 : 145).

⁸⁷ Boas (1911 : 4).

⁸⁸ Boas (1911 : 43).

⁸⁹ Sapir (1921 : 32).

⁹⁰ Sapir (1949 : 100).

⁹¹ Sapir (1921 : 209-210).

⁹² Sapir (1921 : 22).

⁹³ Sapir (1931), cité par Lee (1996 : 201).

impossible. Sapir et Whorf n'ont jamais maintenu une position aussi extrême. Le premier parle d'une « science intuitive de l'expérience » qui organise les données de l'expérience indépendamment de la langue. Parce que Whorf utilise des expressions telles que « flux kaléidoscopique d'impressions »⁹⁴ ou « la face fluctuante de la nature », on a prétendu que, pour lui, le monde externe était sans structure⁹⁵. Mais cette affirmation est contredite par ce que Whorf appelle *isolates of experience*, des éléments qui constituent la base de notre expérience et qui incluent les données sensorielles générées par l'interaction de notre organisme avec son environnement. Chaque langue choisit certains aspects de ces éléments qu'elle représente par des *isolates of meaning*. Whorf parle à leur propos d'un « langage de l'expérience », constitué des « mots et des morphèmes qui réfèrent aux formes les plus élémentaires de l'expérience comme les sensations de température, d'humidité et de lumière »⁹⁶. Parmi ces blocs figurent encore la durée et l'intensité. Les sentiments sont également jugés indépendants de la langue, même s'ils s'expriment souvent à travers elle.

Une autre caractéristique universelle de la pensée humaine, selon Sapir, est la tendance à imposer des *formes régulières*⁹⁷ à notre expérience en suivant les principes de la psychologie de la forme⁹⁸ qui a beaucoup influencé Whorf. Le sens de la forme et la prédilection pour les configurations organisées précèdent l'acquisition du langage et continuent à opérer plus tard en même temps que lui. Lorsqu'il parle des blocs de l'expérience présentés plus haut, Whorf ne fait pas allusion aux qualités physiques des phénomènes perçues indépendamment de leur conceptualisation mais plutôt aux caractéristiques qui restent invariantes dans la perception de ces phénomènes, tels que la psychologie de la forme permet de les identifier. Dans une lettre inédite de 1938 à Trager⁹⁹, Whorf souhaite mettre en œuvre « un nouveau système de concepts psychologiques complètement indépendant de la langue pour fournir un système de référence dans lequel décrire les phénomènes strictement linguistiques ».

Une lecture complète de l'œuvre de Whorf démontre clairement que la relativité linguistique s'inscrit pour lui sur un fond de pensée extralinguistique dont certains aspects sont universels. Néanmoins, c'est la diversité linguistique et son influence sur la culture et la pensée qu'il aime mettre en évidence. En 1940 il écrit : « Ce que les modèles linguistiques rendent identique devient identique ; ce qu'ils rendent différent devient différent »¹⁰⁰. La langue influence la pensée d'une part à travers le lexique et d'autre part, de manière plus intéressante, à travers les catégories grammaticales que Whorf appelle *covert categories* (catégories cachées). En ce qui concerne les mots, Whorf démontre souvent leur différence par le jeu de la traduction. En particulier, il note que des phrases aussi différentes que *j'écarte la branche* et *j'ai un orteil supplémentaire à mon pied* ont la même traduction en Shawnee¹⁰¹. Haugen¹⁰² ne veut voir dans cette coïncidence qu'un artifice de la traduction de Whorf. Au congrès organisé par Hoijer en 1951 pour développer les idées de Whorf, Hockett met également en doute l'existence d'une relation entre la pensée et le sens littéral des mots. Il cite l'exemple de *locomotive à vapeur* qui

⁹⁴ Whorf (1956 : 213).

⁹⁵ Voir Lucy, cité par Lee (1996 : 85).

⁹⁶ Cité par Lee (1996 : 115).

⁹⁷ *Patterns*.

⁹⁸ *Gestalt Psychology*.

⁹⁹ Cité par Lee (1996 : 96).

¹⁰⁰ Cité par Lee (1996 : 47).

¹⁰¹ Whorf (1956 : 233-245).

¹⁰² Haugen (1973 : 6-29).

se traduit en chinois par *hwōchē* (cheval de feu). Lorsque sont apparus les trains électriques, cela n'a pas empêché les locuteurs chinois d'utiliser le mot *dyànli-hwōchē*, littéralement *cheval de feu électrique*. Hockett en conclut que l'influence des composants d'un mot sur la pensée des locuteurs doit être fortement relativisée. En fait, Whorf aurait sans doute accepté cette objection. Un des exemples le plus souvent cité en faveur de l'influence du lexique sur le comportement est *limestone*, la traduction anglaise du mot *chaux*. Le nom anglais de ce produit inflammable contient malencontreusement le mot *stone* qui signifie *Pierre*, une matière ininflammable. Whorf, qui n'était pas un linguiste professionnel mais un expert pour les compagnies d'assurance note que *limestone* peut ainsi inspirer une confiance trompeuse aux fumeurs anglophones puisque la chaux leur est présentée comme une espèce de pierre. Cette affirmation a souvent été caricaturée. Lee¹⁰³ cite un commentaire de Whorf à l'éditeur de l'hommage à Sapir, dans lequel est paru ce fameux exemple : « J'ai envisagé la possibilité d'ajouter une brève note spécifiant que je ne voulais pas suggérer que la langue soit le seul — ou même le principal — facteur impliqué [...] lorsqu'une interprétation erronée du langage provoque une imprudence vis-à-vis du feu, mais qu'il s'agissait simplement d'un facteur complémentaire, parmi d'autres. Pour un lecteur de bon sens, ça ne devrait pas être nécessaire mais, après tout, on ne sait jamais ! » Whorf n'aurait pu prononcer paroles plus prophétiques !

Plus que dans le lexique, Whorf cherche l'influence du langage dans la morphologie, et plus particulièrement dans les formes cachées qui échappent au contrôle des locuteurs. Ces formes rappellent les flexions de Humboldt qui, grâce à leur absence de sens (conceptuel), sont particulièrement appropriées pour représenter les relations grammaticales et abstraites entre concepts. Comme les flexions de Humboldt, les catégories cachées de Whorf ne sont pas les analogues des mots mais un système de rapports et la conscience que nous avons de ces catégories est de nature intuitive.

Autant qu'aux méfaits du mot *limestone*, le nom de Whorf est attaché à l'expression du temps en hopi. Selon lui, il n'y aurait ni référence explicite, ni référence implicite au temps dans cette langue. Cette affirmation, ainsi que les autres révélations de Whorf sur le hopi, ont provoqué ce que Malotki appelle une sorte de *hopimanie*. Elles ont également entraîné des questions sur les compétences de Whorf, d'abord en tant que linguiste, ensuite en tant que spécialiste du hopi. Aussi incroyable que cela puisse paraître compte tenu de l'importance de son œuvre et de sa mort précoce, Whorf n'était pas un linguiste professionnel, même s'il était lié au cercle linguistique de Yale où il donnait des conférences. Ce statut particulier n'a pas manqué de susciter la méfiance des milieux académiques. En particulier, lorsque Whorf compare l'absence de temps en hopi aux trois temps grammaticaux de l'anglais, le passé, le présent et le futur, les linguistes¹⁰⁴ remarquent justement que ce dernier n'existe pas dans la langue anglaise. Le futur français *tu aimeras* ne peut se comparer à son correspondant anglais *you will love*. Non seulement il ne s'agit pas d'un temps simple, mais encore l'auxiliaire avec lequel il est construit a une valeur modale. La connaissance que Whorf avait du hopi, fondée sur deux voyages d'étude de quelques semaines, a également été mise en question.

En ce qui concerne l'absence de la notion de temps en hopi, Malotki¹⁰⁵ écrit :

Mon expérience personnelle de la langue hopi me pousse à contester les hypothèses de Whorf. En fait, un observateur attentif peut trouver leur

¹⁰³ Lee (1996 : 96).

¹⁰⁴ Greenberg (1951) et Haugen (1973).

¹⁰⁵ Malotki (1983 : 15).

réfutation dans les écrits de Whorf lui-même. Dans son dictionnaire de travail hopi-anglais, un manuscrit non-publié qui se trouve à la bibliothèque d'Arizona du Nord, il cite à peu près deux douzaines de lexèmes référant au temps.

Selon Malotki, un de ces mots temporels, *aajsiy*, est présenté dans le dictionnaire avec des extensions spatiales, des extensions qui seraient impossibles dans la théorie de Whorf. En se basant sur des exemples présentés dans la longue étude de Malotki sur le temps en hopi, Lee¹⁰⁶ montre néanmoins que les conclusions de Whorf sont défendables. Premièrement, deux conceptions du temps doivent être distinguées. Lorsqu'on dit *de mars à juillet, les jours s'allongent*, on ne réfère pas au même temps que lorsqu'on dit *à chaque brasse le nageur s'épuisait*. Dans le premier cas, il s'agit du *temps chronologique*, qui permet de dater et d'ordonner les événements de notre vie et de l'histoire. Dans le second, il s'agit du *temps psychologique* qui s'accumule dans ce que Bergson¹⁰⁷, bien connu de Whorf¹⁰⁸, appelait *la durée*. Dans la durée, les effets d'une action s'emboîtent et s'accumulent et la cause et la conséquence s'enchaînent. Alors que le temps chronologique se contente d'ordonner des événements indépendamment de leur corrélation, la durée mesure leur développement ou évalue leurs conséquences. Selon Whorf, le hopi ignore le temps chronologique mais non la durée. Pour lui, « les Hopis conçoivent le temps et le mouvement d'une manière purement opérationnelle, en fonction de la complexité et de l'ampleur des opérations qui relient les événements — de telle manière que le temps n'est séparé d'aucune notion spatiale intervenant dans ces opérations »¹⁰⁹.

La catégorie par laquelle Whorf entend démontrer la fusion du temps et de l'espace en hopi est celle des *tenseurs*. Elle inclut des termes tels que *pas* (très), *panis* (constamment), *paapis* (progressivement) et *sutsep* (toujours). Selon Whorf, ces tenseurs ne marquent ni l'espace, ni le temps mais l'intensité des événements dans un domaine où l'espace et le temps sont indissolublement liés. En ce qui concerne *très*, la traduction du tenseur *pas* en français, il est clair qu'il peut s'appliquer indifféremment au temps, dans *très tard*, ou à l'espace, dans *très loin*. Mais le parallélisme entre les tenseurs du hopi et leur traduction française est loin d'être aussi clair. Le conflit entre Malotki et Whorf s'exprime particulièrement à propos des tenseurs incluant les particules *-sa-y*. Selon Malotki, *-y* signifie *taille* et *-sa-* signifie *quantité*. Cet auteur cite des usages de *sa-y* qui seraient complètement spatiaux et d'autres qui seraient des métaphores temporelles, en contradiction avec les thèses de Whorf. Lee pense au contraire que l'interprétation de *-y-* par *taille* entraîne injustement ce terme vers l'espace, et suggère qu'il n'est ni spatial, ni temporel. Selon elle, Whorf aurait donc raison de dire que les Hopis ne vivent pas dans un monde où l'espace et le temps sont mesurés séparément mais dans « une spatio-temporalité exprimée en termes de répétitions, séquences, constance, durée, tendances, relations temporelles relatives et un ensemble d'autres indices auquel nous faisons attention lorsque nous donnons un sens à l'ensemble des données de l'expérience »¹¹⁰.

¹⁰⁶ Lee (1991 : 123-147).

¹⁰⁷ Bergson (1896).

¹⁰⁸ Whorf (1956 : 216).

¹⁰⁹ Whorf (1956 : 216).

¹¹⁰ Cité par Lee (1991 : 127).

5. Les développements de la relativité linguistique et la linguistique cognitive :

Après avoir suscité un énorme intérêt pendant les années cinquante, l'hypothèse de la relativité linguistique a quitté l'avant-scène une dizaine d'années plus tard, en grande partie à cause du succès de la linguistique autonome, en particulier celui de la grammaire générative. Que ce soit chez les partisans ou les opposants de Whorf, Lucy¹¹¹ remarque que peu de tentatives ont été faites pour tester empiriquement l'hypothèse de Whorf-Sapir. Cela est dû, en partie, à notre relative ignorance de la diversité linguistique. Même s'il existe des grammaires pour la plupart des langues non-européennes, elles se limitent souvent à une morphologie et une syntaxe élémentaires accompagnées d'un lexique, l'aspect sémantique et cognitif étant laissé dans l'ombre. Ce n'est que récemment, sous l'impulsion, notamment, de Lucy et d'un groupe de recherche en anthropologie cognitive dirigé par Levinson à l'institut Max Plank de Nijmegen, que nous en savons plus sur les relations entre les langues non-européennes et les systèmes conceptuels de leurs locuteurs. Les plus grands progrès se sont effectués dans le domaine des couleurs et dans celui de l'espace. Nous leur consacrerons les deux premières parties de cette section. Ce chapitre se terminera par une comparaison entre les positions de la linguistique cognitive et celles de la relativité linguistique. Remontant au schéma présenté dans l'introduction, on pourrait croire que les postulats sur lesquels sont fondées ces deux théories sont complètement contradictoires. En effet, alors que Whorf met à l'avant-plan l'influence de la langue sur la conceptualisation, la linguistique cognitive cherche dans la conceptualisation pré-linguistique de l'espace par les enfants une explication du vocabulaire spatial. Il apparaîtra néanmoins dans la dernière partie de cette section, que les deux théories s'opposent ensemble à la linguistique autonome et partagent entre elles beaucoup d'intérêts communs.

5.1. La relativité linguistique et le domaine des couleurs :

La linguistique structuraliste a souvent utilisé le domaine des couleurs pour démontrer l'autonomie du langage. L'argument est le suivant : (1) tout être humain perçoit de la même manière un même spectre des couleurs ; (2) dans chaque langue, les termes de couleurs varient en nombre et en distribution ; donc (3) chaque langue divise arbitrairement la réalité physique. Les langues esquimaudes, auxquelles il a été fait allusion à la section 2, ont souvent été utilisées pour appuyer cet argument. Dans le cadre de l'hypothèse de Whorf-Sapir, un corollaire doit être ajouté à ce raisonnement : les locuteurs de langues différentes conceptualisent différemment le domaine des couleurs. Les relations entre la codabilité des couleurs en anglais et la mémoire qui permet de les reconnaître a été démontrée par Brown et Lenneberg¹¹². Avant d'évaluer l'hypothèse de Whorf, il importe de présenter un travail qui, en 1969, a considérablement changé nos croyances sur la diversité linguistique dans le domaine des couleurs.

Dans leur livre, *Basic Color Terms*, Berlin et Kay¹¹³ affirment que la variété dans la description des couleurs à travers les langues du monde a été largement surévaluée. Les échantillons de Munsell constituent une carte des couleurs organisée selon trois dimensions : la teinte, la luminosité et la saturation. Berlin et Kay ont présenté les échantillons les plus saturés de cette carte à des locuteurs de différentes langues dispersées dans le monde en leur demandant de pointer ceux qui correspondaient aux *couleurs de base* dans leurs langues. Si le choix des termes

¹¹¹ Gumperz et Levinson (1996 : 37-69).

¹¹² Brown et Lenneberg (1954,) Lenneberg (1961), (1971).

¹¹³ Berlin et Kay (1968).

de couleur était réellement arbitraire, les échantillons sélectionnés devraient se répartir uniformément sur la carte. Au contraire, plusieurs zones de concentration centrées sur des couleurs focales telles que le rouge, le jaune et le *blert*, une zone réunissant le bleu et le vert, apparaissent dans le choix des locuteurs. Les auteurs ont noté d'autres régularités dans l'organisation des termes de couleur à travers les langues du monde. En particulier, l'ordre d'apparition des termes est prévisible. Certaines langues n'ont que deux mots de couleur de base. En ce cas, l'un désigne le blanc et les couleurs chaudes ; l'autre le noir et les couleurs froides. Les termes qui apparaissent dans les langues plus riches en termes de couleur de base couvrent le rouge, le jaune et le *blert* qui se divise ensuite en vert et en bleu. Puisque notre système visuel perçoit mieux les couleurs focales que les autres, certains linguistes ont expliqué ces régularités par la physiologie¹¹⁴. D'autres proposent par contre une explication qui met en jeu la conceptualisation du monde où l'homme évolue, incluant le jour, la nuit, le ciel, les arbres et le feu¹¹⁵. Dans ce contexte, nous examinerons maintenant les expériences faites par Rosch¹¹⁶ pour tester l'hypothèse de Whorf-Sapir dans le domaine des couleurs. Nous présenterons ensuite une réponse proposée par Lucy et Schweder¹¹⁷.

Selon l'hypothèse de Whorf-Sapir, des échantillons de couleur portant le même nom dans une langue devraient être plus difficiles à reconnaître par les locuteurs de cette langue que des échantillons physiquement aussi proches mais portant des noms différents. En 1972, Rosch et Olivier tentent de tester cette prédiction sur des locuteurs anglophones et sur des Danis, un peuple de Nouvelle-Guinée, qui ne disposent que de deux termes de base pour désigner les couleurs : *mili*, correspondant aux couleurs froides, et *mola*, correspondant aux couleurs chaudes. Dans l'expérience, les sujets devaient reconnaître parmi un ensemble de couleurs différentes l'échantillon qui leur avait été présenté cinq ou trente secondes précédemment. Si l'hypothèse de Whorf-Sapir est exacte, les Danis devraient avoir moins de succès dans cette expérience que les anglophones qui disposent de plus de mots pour distinguer linguistiquement les couleurs. En fait, en ce qui concerne les couleurs focales, les deux groupes linguistiques ont reconnu les échantillons avec approximativement la même exactitude. Rosch a également constaté que les Danis apprenaient plus rapidement un nom inventé pour une catégorie centrée autour d'une couleur focale que pour les catégories décentrées. Elle en conclut que « l'espace des couleurs semblerait être un exemple marquant de l'influence de facteurs sensoriels sous-jacents sur la formation des catégories linguistiques et sur leurs référents »¹¹⁸. Selon Rosch, si on ne s'en est pas aperçu plus tôt, c'est parce que les échantillons utilisés précédemment dans les expériences psycho-linguistiques étaient peu saturés, excluant ainsi les couleurs focales.

Des années cinquante aux années septante, on est ainsi passé d'un relativisme extrême dans l'interprétation du rôle des termes de couleurs dans la cognition à une forme d'universalité motivée par la perception. Ce changement est réévalué par Lucy et Shweder¹¹⁹. En effet, les expériences de Berlin et Kay et celles de Rosch sont fondées sur les *termes de couleur de base*. Ce groupe restreint exclut les mots contenant plus d'un morphème, comme *bleuâtre* ; les mots de couleur qui en impliquent un autre (comme *grenat* qui implique *rouge*) ; et enfin les couleurs désignées par le nom d'un objet caractérisé par cette couleur, comme *marron*. Rien n'empêche

¹¹⁴ Kay et McDaniel (1976).

¹¹⁵ Wierzbicka (1990).

¹¹⁶ Eleanor Rosch Herder (1971a et b), Eleanor Rosch et Donald Olivier (1972).

¹¹⁷ John Lucy et Richard Shweder (1978).

¹¹⁸ Rosch (1971b : 20).

¹¹⁹ Lucy et Shweder (1978).

cependant ces termes de jouer un rôle dans la mémoire et la cognition. Lucy et Schweder constatent ainsi que des termes comme *pêche* ou *chair* facilitent la mémorisation des échantillons correspondants. La priorité accordée depuis les recherches de Berlin et Kay aux termes de couleur de base a donc pu masquer les effets d'autres termes de couleur sur la mémorisation et la cognition des couleurs.

5.2. La relativité linguistique et le domaine spatial :

Selon Whorf, la représentation linguistique du domaine spatial est beaucoup plus universelle que celle des couleurs, du temps et des autres domaines. En particulier, suivant Piaget, beaucoup de linguistes ont affirmé que la description de l'espace était universellement égocentrique. On pense également souvent que toutes les langues ont des termes spatiaux *projectifs* comme *au-dessus/en dessous, devant/derrière* et *à gauche/à droite*, qui désignent des régions adjacentes au corps humain, déterminées par l'axe vertical et les orientations frontale et latérale du locuteur. S'il est vrai que l'enfant commence par organiser égocentriquement son espace, on croit désormais que cette période ne dure pas plus de six mois, beaucoup moins longtemps que ne le pensait Piaget. Quant à l'universalité de l'égocentrisme linguistique et des prépositions projectives, les développements récents de l'étude des langues non-européennes en ont fait apparaître les limites. En effet, le guugu yimithirr¹²⁰, une langue aborigène d'Australie, utilise exclusivement un système de référence absolu, similaire à nos quatre points cardinaux, pour décrire l'espace. Là où le français dirait que la tasse est *devant* la cafetière ou *à sa gauche*, le guugu yimithirr dira donc qu'elle est *au nord* ou *à l'est*. La pratique de ce système implique que ses locuteurs sont constamment capables de se situer par rapport à leur habitat et, effectivement, pour introduire un personnage absent dans le discours, ils sont capables de référer à lui en pointant exactement en direction de sa maison à des kilomètres de distance. Selon Levinson, un tiers des langues du monde pourraient utiliser un système de référence absolu au lieu de notre système égocentrique. Dans les langues austronésiennes, les insulaires utilisent l'opposition *vers l'île/vers la mer* ou les vents dominants dans la région¹²¹. Un autre exemple proposé par Levinson est le tzeltal¹²², une langue de la région de Chiapa, au Mexique. Ces Indiens, qui vivent sur une colline dans un territoire tout en longueur utilisent la direction de la pente pour orienter l'espace. Par rapport à la cafetière, la tasse ne sera donc pas *devant* ou *derrière* mais *vers le sommet* ou *vers le pied*. En plus de la pente de la colline qui correspond à notre orientation frontale, le tzeltal utilise l'axe transversal qui correspond à notre orientation latérale mais, autre particularité, cette langue ne distingue pas entre la gauche et la droite. Bien qu'il existe un mot désignant la main gauche du locuteur et un autre désignant sa main droite, il ne peuvent servir à désigner la région adjacente¹²³. En plus de ce système de référence absolu dégénéré, le tzeltal dispose d'un autre système de localisation permettant de repérer un objet en contact avec un autre. Néanmoins, au lieu de préciser la région où se situe l'objet cherché, le tzeltal préfère décrire en détail la manière dont ce dernier établit le contact. La localisation ne s'effectue donc pas en repérant la région où se trouve l'objet cherché mais en spécifiant sa forme.

¹²⁰ J. Haviland (1993).

¹²¹ Françoise Ozanne-Riviere (1997 : 75).

¹²² P. Brown (1991), P. Brown et S. Levinson (1993).

¹²³ Comme le tzeltal, le nemi en Nouvelle-Calédonie ne dispose que d'un seul terme pour décrire une position sur l'axe transversal (Ozanne-Riviere 1997 : 79).

L'existence de systèmes de référence absolus et égocentriques pour orienter l'espace permet de tester l'hypothèse de Whorf-Sapir¹²⁴. Des sujets hollandais (système égocentrique) et tzelzal (système absolu) ont été placés en face d'une table portant une flèche orientée à la fois vers leur droite et vers le nord. Les locuteurs faisaient ensuite demi-tour vers une deuxième table sur laquelle ils devaient, soit reconnaître une flèche similaire à la précédente, soit placer eux-mêmes une flèche dans la même position que la première. Si la conceptualisation linguistique influençait la perception de l'espace, l'hypothèse était que les sujets tzelzals choisiraient la flèche orientée vers le nord alors que les sujets hollandais préféreraient celle qui pointe vers leur droite, c'est-à-dire la flèche orientée vers le sud. Les résultats de l'expérience ont largement confirmé l'hypothèse, démontrant que les sujets utilisent le même système de référence pour leurs opérations cognitives que pour parler.

A côté du système de référence égocentrique, centré sur le locuteur, il existe également un système de référence intrinsèque, qui permet de situer un objet par rapport à un objet doté d'une orientation. Une chaise peut donc se trouver *devant* l'armoire (près de sa face antérieure) ou *derrière* l'armoire (près de sa face postérieure). Bien qu'un objet sphérique comme une balle ne soit pas frontalement orienté, il est également possible de dire que le caillou est *devant* la balle. Cet usage nécessite un locuteur situé sur la même ligne droite que la balle et le caillou, comme dans le dessin ci-dessous :

figure 2



En ce cas, une *orientation contextuelle* est attribuée à la balle. Un locuteur français l'oriente *en miroir*, comme si la balle était tournée vers lui et le regardait. Le caillou est *derrière* la balle parce qu'il est plus proche de sa partie postérieure. Comme le montre le haoussa, une langue du Niger¹²⁵, la relativité linguistique a un rôle à jouer dans l'attribution de l'orientation contextuelle. Les termes correspondant à *devant* et *derrière* dans cette langue sont *gaya* et *baya*, qui veulent en même temps désigner la face et le dos. Devant la figure 2, un locuteur du haoussa ne dirait pas que le caillou est *baya* (derrière) mais qu'il est *gaya* (devant). Cela signifie que la balle n'est plus orientée contextuellement *en miroir*, la face tournée vers le locuteur, mais *en tandem*, comme si le caillou et la balle se déplaçaient dans la même direction. Ces deux modes d'orientation contextuelle qui départagent les langues du monde peuvent également différencier les locuteurs d'une même langue. C'est ainsi qu'il a été constaté que les Afro-américains avaient une tendance à orienter en tandem plutôt qu'en miroir, comme le reste des anglophones. Dans l'acquisition du langage, il apparaît également que les enfants qui apprennent à utiliser *devant* et *derrière* contextuellement, passent par une période d'hésitation entre les deux modes d'orientation.

¹²⁴ P. Brown et S. Levinson (1993b).

¹²⁵ C. Hill (1991).

5.3. Linguistique cognitive et relativité linguistique :

Alors que la relativité linguistique cherche à montrer l'influence de chaque langue sur le comportement de ses locuteurs, la linguistique cognitive tente de comprendre la structure de la langue à travers notre conceptualisation du monde. Rien, semble-t-il, ne pourrait être plus différent que ces deux théories. Toutefois, elles partagent une similarité essentielle. En effet, toutes deux donnent une place centrale aux relations entre la langue et la pensée. En cela, leurs préoccupations s'opposent à celles de la linguistique autonome qui limite son intérêt aux aspects de la langue qui sont indépendants de la conceptualisation du monde. Alors que les travaux de ces linguistes peuvent se développer dans l'ignorance complète de cette dernière, la relativité linguistique comme la linguistique cognitive lui accordent une place essentielle.

Même si la linguistique cognitive et la relativité linguistique présentent les relations entre la langue et la pensée en sens inverse, elles ne sont pas nécessairement incompatibles. En effet, selon les domaines linguistiques, la conceptualisation pourrait influencer la langue ou, inversement, la langue pourrait influencer la conceptualisation. Le domaine où la linguistique cognitive a le plus cherché à démontrer l'influence de la conceptualisation sur la langue est celui de l'espace. Ceci rapproche cette discipline du *localisme*, une théorie que l'on fait remonter au moine byzantin Planude, selon laquelle la représentation de l'espace serait la base de la pensée humaine. Curieusement, Hjelmslev¹²⁶ s'est fait un des avocats de cette théorie dans son étude des cas. Cassirer s'efforce également de suivre le cheminement de la pensée humaine entre la représentation de l'espace et la pensée conceptuelle. L'enjeu de cette discussion est énorme puisque l'emprise de la conceptualisation spatiale sur la langue permettrait d'en ancrer une partie, le vocabulaire spatial, à la représentation du monde. Il se pourrait ensuite qu'au delà de ce noyau central, la pensée soit de plus en plus tributaires de la langue. Vu l'importance de la question, il n'est pas étonnant qu'elle ait préoccupé les psycholinguistes qui étudient l'acquisition du langage. Je présenterai, à titre d'exemple, le débat entre Mandler et Bowerman sur le rôle de concepts pré-linguistiques dans l'acquisition du vocabulaire spatial.

Selon Bowerman¹²⁷, la diversité qui se manifeste dans la description linguistique de l'espace rend douteuse l'existence d'un rapport direct entre la langue et la conceptualisation de l'espace. En effet, puisque cette dernière est vraisemblablement universelle, les termes spatiaux devraient être semblables dans toutes les langues. La conclusion de Bowerman me paraît discutable sur deux points. Premièrement, la diversité linguistique dépend des outils utilisés par les linguistes pour décrire les langues. Je choisirai comme exemple le verbe coréen *kkita* qui correspond dans beaucoup de ses emplois à la préposition *dans*. Ce verbe décrit des situations où un objet s'ajuste étroitement dans un autre. En ce qui concerne *dans*, Bowerman se rallie aux linguistes qui décrivent cette préposition par la relation topologique d'inclusion. Puisqu'aucune force n'est impliquée dans cette relation, *kkita* et *dans* seraient donc un bel exemple de la diversité linguistique dans la représentation de l'espace. Néanmoins, je donne ailleurs¹²⁸ des raisons pour décrire la préposition *dans* par la relation entre le contenant et le contenu plutôt que par l'inclusion topologique. Comme le contenant exerce normalement un contrôle sur le contenu, un rapprochement se crée ainsi entre la préposition française et le verbe coréen. L'étendue de la relativité linguistique s'avère donc dépendante de l'interprétation attribuée au termes spatiaux.

¹²⁶ Hjelmslev (1935).

¹²⁷ Bowerman (1991).

¹²⁸ Vandeloise (1992).

Si grande soit-elle, la diversité linguistique peut-être compatible avec une relation entre la conceptualisation universelle de l'espace et sa représentation linguistique. Bien entendu, il ne peut s'agir d'une relation de déterminisme comme l'ont proposé des interprétations caricaturales des travaux de Whorf. La motivation conceptuelle de la langue n'est pas pour autant exclue car la conceptualisation de l'espace offre souvent à la représentation linguistique un éventail de choix possibles. Il s'agit de motivations concurrentes entre lesquelles la sémantique de chaque langue doit faire un choix conventionnel. Les orientations contextuelles *en miroir* et *en tandem* dont il a été question plus haut fournissent un excellent exemple. Il existe deux types d'objets intrinsèquement orientés : les objets tournés vers nous, comme les armoires, les télévisions et les livres et les objets qui évoluent dans la même direction que nous comme les voitures et les souliers. Lorsqu'aucun signe ne permet d'orienter contextuellement un objet, chaque langue choisit de l'orienter selon un des deux modèles disponibles. Les unes utilisent l'orientation en miroir, les autres l'orientation en tandem. Ce n'est probablement pas un hasard si la première prédomine dans les civilisations industrielles qui utilisent un maximum d'objets manufacturés en miroir et si la seconde l'emporte dans les civilisations rurales. A l'intérieur d'une même langue, Hill a même constaté une préférence pour l'orientation en miroir dans les villes et pour l'orientation en tandem dans les campagnes. La description linguistique de l'espace met également en jeu des systèmes de référence spatiaux relatifs et des systèmes absolus. Ces derniers sont sans doute facilités par des territoires restreints fortement orientés par des facteurs géographiques. On ne peut s'empêcher de penser que le mode de vie des Tzeltals, qui vivent tous au flanc d'une même colline, se prête particulièrement bien à ce genre de système de référence. Levinson¹²⁹ prend bien soin de prévenir ce genre d'interprétation écologique en mentionnant des peuples qui vivent dans les mêmes conditions que les Tzeltals et qui ont un système de référence relatif. Cela prouve certainement que la nature du terrain ne *détermine* pas le choix linguistique. Il se peut néanmoins qu'il le motive et que le choix des systèmes de référence absolus soit plus fréquent parmi les peuples vivant dans certaines circonstances géographiques.

Benveniste¹³⁰ a écrit un article fameux démontrant les relations entre les *Catégories* d'Aristote et la grammaire de la langue grecque. Les fondements de la logique sont également attribués à l'influence linguistique de la structure sujet-prédicat sur la pensée de ses créateurs. Dans l'esprit de Benveniste, Aristote reste prisonnier de la langue grecque lorsqu'il s'imagine décrire le monde par ses catégories. C'est vrai dans l'hypothèse de la langue-carcen. Mais dans le cas de la langue-reflet, Aristote aurait pu retrouver dans la langue le monde qui y est représenté. Je discute longuement cette alternative ailleurs¹³¹. Quoiqu'il en soit, il est probable qu'un des domaines où la relativité linguistique peut être la plus sensible, et la plus pernicieuse, est celui de la philosophie. Un philosophe comme Wittgenstein¹³² a mis toute son énergie à la déjouer. Autant que les philosophes, les linguistes doivent également se méfier de l'influence de leur langue maternelle sur leur interprétation des autres langues et du langage en général.

¹²⁹ Levinson (1996).

¹³⁰ Benveniste (1966).

¹³¹ Vandeloise (2001).

¹³² Wittgenstein (1953).

Bibliographie

- Aarsleff, 1982, *From Locke to Saussure. Essays on the study of language and intellectual history*, University of Minnesota Press : Minneapolis.
- Baillargeon, Renée, 1986, « Representing the existence and the location of hidden objects : Object permanence in 6- and 8- months-old infants », *Cognition* 23 : 21-41.
- Baillargeon, Renée, Devos, J. et Graber, M., 1989, « Location memory in 8-months-old infants in a non-search AB task : Further evidence », *Cognitive Development* 4 : 345-367.
- Benveniste, Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard : Paris
- Bergson, 1889, *Les données immédiates de la conscience*, Presses Universitaires de France : Paris
- Bergson, 1896, *Matière et mémoire*, Presses Universitaires de France : Paris.
- Berlin et Kay, 1968, *Basic Color Terms*, The University of California Press : Berkeley CA.
- Bloomfield, Leonard, 1933, *Le langage*, Payot : Paris.
- Boas, Franz, 1966 [1911], *Introduction to Handbook of American Indian languages*, University of Nebraska Press : Lincoln.
- Bowerman, Melissa, 1996, « The origin of children's spatial categories : cognitive vs. linguistic determinants », in Gumperz et Levinson (eds.) : 145-176.
- Bowerman, Melissa et Soonja Choi, 1991, « Learning to express motion events in English and Korean », *Cognition* 41 : 83-121.
- Brown, Penelope, 1991, *Spatial conceptualization in Tzeltal*, Working Paper No 6, Cognitive Anthropology Research Center : Nijmegen.
- Brown, Penelope et Stephen Levinson, 1993a, « 'Uphill' and 'downhill' in Tzeltal », *Journal of Linguistic Anthropology* 3(1) : 46-74.
- Brown, Penelope et Stephen Levinson, 1993b, *Linguistic and non-linguistic coding of spatial arrays : exploration in Mayan cognition*. Working paper No 24, Cognitive Anthropology Research Group : Nijmegen.
- Brown, Roger, 1968, *Words and things*, The Free Press : Londres.
- Brown, Roger et Eric Lenneberg, 1954, « A study in language and cognition », *Journal of Abnormal and Social Sociology* 49 : 454-462.
- Corrington, Robert S., 1993, *An introduction to C.S. Peirce*, Rowman & Littlefield Publishers, Inc. : Lanham, Maryland.
- Bühler, C. 1928, *Kindheit und Jugend. Genesis des Bewusstseins* : Leipzig.
- Cassirer, Ernst, 1953, *Philosophie des formes linguistiques : le langage*, Editions de Minuit : Paris.
- Comrie, Bernard, 1981, *Universals and linguistic typology : syntax and morphology* : Cambridge University Press : Cambridge.
- Condillac, Abbé de, 1746, *Essais sur l'origine des connaissances humaines*, Presses Universitaires de France : Paris.
- Condillac, Abbé de, *Grammaire*, Presses Universitaires de France : Paris.
- Dokic, Jérôme, 2001, *L'esprit en mouvement*, CSLI : Stanford.
- Eco, Umberto, 1976, *A Theory of Semiotics*, Indiana University Press : Bloomington et Londres.
- Eco, Umberto, 1999, *Kant and the Platypus. Essays on language and cognition*, Harcourt Brace & Company : New York.
- John, J., 1966, *Peirce's theory of signs as foundation for pragmatism*, Mouton & Co : La Haye et Paris.

- Frege, G., 1971, *Ecrits logiques et philosophiques*, Editions du Seuil : Paris.
- Fuchs, Catherine et Stéphane Robert, 1997, *Diversité des langues et représentations cognitives*, Ophrys : Paris.
- Gibson J. James, 1986, *The ecological approach to visual perception*, Lawrence Erlbaum Associates : Londres.
- Goodman, Nelson, 1984, *Of mind and other matters*, Harvard University Press : Cambridge, Ma.
- Greenberg, Joseph, 1951, in Hoijer Harry (ed.).
- Greenberg, Joseph, 1966, *Language universals*, Mouton De Gruyter : La Haye et Paris.
- Greenberg, Joseph, 1971, *Language, Culture and Communication*, Stanford University Press : Stanford.
- Gumperz, John et Stephen Levinson (eds.), 1996, *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge University Press : Cambridge.
- Haugen, Einar, 1973, « Linguistic relativity : myths and methods », in McCormack William C. and Stephen A. Wurm (eds.) : 11-28.
- Hagège, Claude, 1985, *L'homme de paroles*, Fayard : Paris.
- Haviland, J., 1993, « Anchoring, iconicity and orientation in Guugu Yimithirr pointing gestures », *Journal of Linguistic Anthropology* 3(1) : 3-45.
- Hjelmslev, L., 1935, *La catégorie des cas. Etudes de grammaire générale*, Acta Jutlandica VII : Aarhus.
- Hjelmslev, L., 1966, *Le langage : une introduction*, Editions de Minuit : Paris.
- Hill, Clifford, 1991, « Recherches interlinguistiques en orientation spatiale », *Communications* 53.
- Hockett, Charles, 1954, « Chinese vs. English : an exploration in the whorfian thesis », in Hoijer, Harry (ed.).
- Hoijer, Harry (ed.), 1954, *Language in culture*, The University of Chicago Press : Chicago.
- Houser, Nathan and Christian Kloesel (eds.), 1992, *The essential Peirce* (Introduction xix-xvi), Indiana University Press : Bloomington et Indianapolis.
- Humboldt, Wilhem, 1969 [1823], *De l'origine des formes grammaticales*, Ducros : Paris.
- Hymes, Dell H., 1983, *Essays in the history of linguistic anthropology*, John Benjamins : Amsterdam et Philadelphie.
- Jackendoff, Ray, 1996, « How language helps us think », *Pragmatics and cognition* 4.1 : 1-34.
- Jespersen, Otto, 1924, *The Philosophy of grammar*, Henry Holt and Company : New York.
- Kay, Paul et McDaniel, C. K., 1978, « The linguistic significance of the meaning of Basic Color Terms », *Language* 54 : 610-46.
- Kafka, G. (ed.), 1935, *Handbuch der vergleichenden Psychologie*. Vol. 1, Ernst Reinhardt : Munich.
- Koerner, Konrad (ed.), 1984, *Edward Sapir : Appraisals of his life and work*, John Benjamins : Amsterdam et Philadelphie.
- Lee, Penny, 1991, « Whorf's Hopi tensors : Subtle articulators in the language thought nexus », *Cognitive Linguistics* 2-2 : 101-123.
- Lee, Penny, 1996, *The Whorf theory complex*, John Benjamins : Amsterdam et Philadelphie.
- Lehmann Winfred P. (ed.) 1985, *Language typology*, John Benjamins : Amsterdam et Philadelphie.
- Leibnitz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Garnier : Paris.
- Lenneberg, Eric, 1961, « Color naming, color recognition, color discrimination : A reappraisal », *Perceptual and Motor Skills* 12 : 375-382.

- Lenneberg, Eric, 1971, « Language and cognition », in *Semantics*, D. Steinberg et L. Jakobovits (eds.) : 536-557, Cambridge University Press : Cambridge.
- Levinson, Stephen, 1996, « Relativity in spatial conception and description », in Gumperz John et Stephen Levinson (eds.) : 177-202.
- Lévy-Bruhl, L., 1910, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Presses Universitaires de France : Paris.
- Lévy-Bruhl, L., 1922, *La mentalité primitive*, Presses Universitaires de France : Paris.
- Lucy, John, 1992, *Language diversity and thought : a reformulation of the linguistic relativity*, Cambridge University Press : Cambridge.
- Lucy, John et Richard Schweder, 1978, « Whorf and his critics : Linguistic and non-linguistic influences in color memory », *American Anthropologist* : 581-607.
- Malotki, Ekehart, 1983, *Hopi time A linguistic analysis of the temporal concepts in the hopi language*, Mouton Publishers : Berlin.
- Manchester, L. Martin, 1985, *The philosophical foundations of Humboldt's linguistic doctrines*, John Benjamins : Amsterdam et Philadelphie.
- Mandler, Jean, 1992, « How to build a baby : II. Conceptual primitives », *Psychological Review* 99.4 : 567-604.
- Marchello-Niza, Christiane, 1997, « Evolution des langues et représentations sémantiques. L'évolution de la « subjectivité » à « l'objectivité » en français », in Fuchs, Catherine et Stéphane Robert (eds.).
- Marouzeau, 1951, *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris.
- Maupertuis, 1740, *Réflexions sur l'origine des langues et l'origine des mots*.
- McCormack William C. et Stephen A. Wurm (eds.), 1973, *Language and thought : anthropological issues*, Mouton Publishers : La Haye et Paris.
- Mc Laury, Robert V. et John R. Taylor (eds.), 1995, *Language and the cognition construal of the world*, Mouton De Gruyter : La Haye et Paris.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard : Paris.
- Miller, George, 1991, *The Science of words*, Scientific American Library.
- Nodier, Charles, 1984 [1808], *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, Transeurop Repress : Paris.
- Nodier, Charles, 1968 [1833], *Notions élémentaires de linguistique*, Slatkine Reprints : Genève.
- Ozanne-Rivierre, Françoise, 1997, « L'orientation spatiale dans quelques langues austronésiennes », in Fuchs, Catherine et Stéphane Robert (eds.).
- Peirce, Charles, 1931-1935, *Collected works*, Harvard University Press : Cambridge, MA.
- Ramat, Paolo, 1985, *Typologie linguistique*, Presses Universitaires de France : Paris.
- Renan, Ernest, 1848 [1958], *De l'origine du langage*, Calmann-Levy : Paris.
- Renan, Ernest, 1855 [1958], *L'histoire générale des langues sémitiques*, Calmann-Levy : Paris.
- Rosch, Eleanor, 1971a, « « Focal » colors areas and the development of color names », *Developmental Psychology*, 4 : 447-455.
- Rosch, Eleanor, 1971b « Universals in color naming and memory », *Journal of Experimental Psychology*, 93 :10-20.
- Rosch, Eleanor et C. Mervis, 1975, « Family resemblances : Study in the internal structure of categories », *Cognitive Psychology* 7 : 573-605.
- Rosch, Eleanor et D. Olivier, 1972, « The structure of the color space in naming and memory for two languages », *Cognitive Psychology* 93 : 10-20.

- Ruwet, Nicolas, 1991, *Syntax and human experience*, The Press of the University of Chicago : Chicago.
- Sapir, Edward, 1921, *Language*, Harcourt, Brace & Co : New York.
- Sapir, Edward, 1949, *Selected writings of Edward Sapir in language, culture and personality*, David. G. Mandelbaum (ed.), University of California Press : Berkeley et Los Angeles.
- Schlegel, Frédéric, 1837 [1808], *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, Paris.
- Spelke, Elisabeth, 1976, « Infant's intermodal perception of events », *Cognitive Psychology* 8 : 626-636.
- Spelke, Elisabeth, 1988, « Where perceiving ends and thinking begins. The apprehension of objects in infancy », in A. Yonas (ed.) : 197-234.
- Thurnwald, R., 1935, *Psychologie des Primitiven Mensche*, in G. Kafka (ed.) :147-329.
- Tiercelin, Claudine, 1993, *La pensée-signé : Etudes sur C.S. Peirce*, Editions Jacqueline Chambon : Nîmes.
- Vandeloise, Claude, 1992, « Méthodologie et analyses de la préposition *dans* », *Lexique*11 : 15-40.
- Vandeloise, Claude, 2001, *Aristote et le lexique de l'espace*, CSLI : Stanford, CA.
- Vendler, Zeno, 1973, « Wordless Thought », in McCormack William C. et Stephen A. Wurm (eds.) : 29-44.
- Vygotsky, L.S. et A.R. Luria, 1993, *Studies on the history of behavior : Ape, primitive and child*, Lawrence Erlbaum Associates : Hillsdale, New Jersey.
- Vygotsky L.S., 1935, *Thinking and speech*, in *The Collected Works of L. S. Vygotsky. Vol 1*, Robert W. Riener and Aaron S. Carton (eds.) 38-166, Plenum Press : New York et Londres.
- Watson, John, 1919, *Point de vue d'un béhavioriste sur la psychologie*.
- Whorf, Benjamin, 1946, *Language, thought and reality : Selected writings of Benjamin Lee Whorf*, J. Carroll (ed.), M.I.T Press : Cambridge, MA.
- Wierzbicka, Anna, 1990, « The meaning of colour terms : Semantics, culture and cognition », *Cognitive Linguistics* 1 :11-36.
- Wittgenstein, Louis, 1953, *Investigations philosophiques*, Gallimard : Paris.
- Yonas, A. (ed.), 1988, *Perceptual development in infancy*, Erlbaum : Hillsdale, NJ.